

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

837-2
7407

LA
REVUE CANADIENNE
1895

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

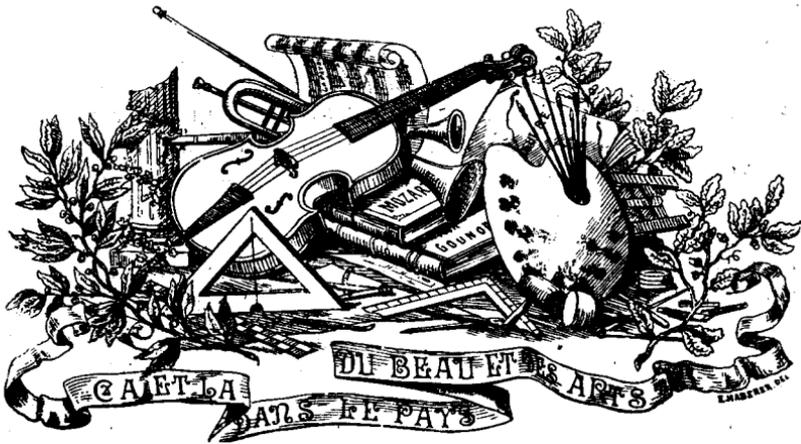
SOUS LA DIRECTION DE
M. ALPHONSE LECLAIRE

31^e ANNÉE

1895

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, PROPRIÉTAIRES-ADMINISTRATEURS
256 et 258 rue Saint-Paul
MONTREAL, CANADA





REPOS DE LA SAINTE FAMILLE.

D'APRÈS B. PLOCKHORST.

Le repos de la sainte Famille pendant la fuite en Egypte est un des sujets de l'art chrétien qui prête aux plus gracieuses et aux plus attrayantes interprétations. Aussi a-t-il été traité bien souvent par les artistes, surtout depuis le seizième siècle. La belle gravure que nous avons sous les yeux, d'après un peintre qui nous est déjà connu, B. Plockhurt (1), pourrait être considérée comme une simple représentation de la sainte Famille si l'artiste n'avait pris soin de l'intituler lui-même: *Repos de la sainte Famille*, car elle n'offre aucune des scènes caractéristiques qui font ordinairement reconnaître l'intention de l'artiste qui aborde ce sujet, si ce n'est peut-être le regard inquiet que jette sur l'horizon le protecteur du groupe béni et le bâton de voyageur qu'il tient à la main. Elle n'est pas moins belle pour cela et nous sommes d'autant plus heureux de la mettre sous les yeux de nos lecteurs qu'elle est reproduite d'après une photographie prise sur l'original lui-même.

(1) Voir son Ange Gardien, REVUE CANADIENNE, 29ème année, 1893. Page 578

LE BEAU ET SON EXPRESSION PAR LES ARTS

Quel que soit l'intérêt que nous trouvions à étudier la vie et les œuvres des artistes, nous allons les oublier pendant quelque temps, pour nous occuper du beau en lui-même et des différentes formes sous lesquelles ils ont mission de le faire resplendir, pour le manifester à nos sens.

Posons d'abord comme principe que l'art ne doit pas être et n'est pas, comme beaucoup semblent le croire, un pur délassement de l'esprit, une manière d'orner la vie. Son but, Dieu merci, est plus sérieux et plus noble. Il est appelé à nous révéler la beauté primitive des choses, à nous en découvrir le caractère impérissable, la pure essence et comme en définitive le beau n'est qu'un reflet de Dieu même, son but véritable est de nous conduire vers l'éternelle beauté. C'est en quelque sorte le lien qui réunit le ciel et la terre. Les œuvres des artistes faites de beautés et de sentiments élèvent l'âme et la purifient ; quand on est en présence d'un chef-d'œuvre, on éprouve le besoin de mettre son âme à l'unisson. Si l'on a le sentiment de son indignité, l'admiration devient un malaise, un reproche ; on se sent humilié de toute pensée basse ; et une fois rentré en soi-même on fait effort pour effacer de sa nature, les taches qui nous sont apparues à cette vive lumière que projette la beauté. C'est pourquoi un poète a pu comparer le beau à un sentier conduisant vers le bien :

Le beau, c'est vers le bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux. (1)

Cette influence salutaire du beau n'est pas un fait nouvellement constaté, il le fut de tout temps. Platon, dans sa République, nous dit : " En voyant chaque jour des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture, les génies les moins disposés aux grâces, élevés parmi ces ouvrages comme dans un air pur et sain, prendront le goût du beau, du décent et du délicat, ils s'accoutumeront à saisir avec justesse ce qu'il y a de parfait et de défec- tueux dans les ouvrages de l'art et dans ceux de la nature, et cette heureuse rectitude de leur jugement deviendra une habitude de leur âme." Et Virgile, dans son *Enéide*, fait dire à son héros,

(1) Brizeux : Hymne dédié à M. Ingres.

à la vue des peintures qui décorent les murs du temple de Junon où il a cherché un refuge :

.....Sunt hic etiam sua præmia laudi :
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
Solve metus :

“ Cessons de craindre ; ici la vertu trouve sa récompense, l'infortune des larmes, et les misères humaines des cœurs compatissants.”

Nous ne parlons ici, bien entendu, que de l'art qui est dans sa voie, qui poursuit la fin pour laquelle Dieu nous en a fait le don. Hélas ! nous le savons, bien des artistes ont détourné l'art de son but véritable, et faisant œuvre de satan, l'ont fait servir à éloigner l'homme aussi de sa fin.

Voltaire a écrit son poème de la Pucelle, Jules Romain et d'autres artistes ont fait avec un merveilleux talent des peintures obscènes. Que faut-il en conclure ? Que ces œuvres sont des monstruosité, où la laideur des pensées exprimées est arbitrairement mariée avec des formes savantes et correctes, belles, si vous le voulez, au point de vue plastique ; mais plus la forme est attrayante, plus l'œuvre est pernicieux et éloigné du but et de la fin de l'art.

Ajoutons que la culture de l'art n'est pas seulement utile aux sociétés parce qu'elle adoucit les mœurs et tempère la rudesse de l'homme, mais parce qu'elle est aussi le seul gage certain de leur immortalité ; car il en est des peuples comme des hommes : il ne reste d'eux après leur mort que les choses émanées de l'esprit, c'est-à-dire la littérature et l'art ; des poèmes écrits et des poèmes de pierre, de marbre ou de couleur. Et, en effet, que seraient les grandes nations de la terre, si l'on supprimait de l'histoire les monuments qu'elles ont élevés à leurs croyances, et les ouvrages où elles ont laissé la marque de leur génie ?

Revenons un peu sur nos pas. L'art, avons-nous dit, doit nous conduire vers Dieu : il est pour l'intelligence ce que les fleurs sont pour nos sens. Elles réjouissent notre vue, notre odorat, elles ornent notre séjour terrestre ; mais en même temps elles élèvent notre pensée vers celui qui en a parsemé la terre. L'art aussi embellit, satisfait et réjouit notre intelligence, il doit l'élever vers celui qui est le type de toutes perfections et de toutes beautés.

Qui ne voit que si tel est le cas, l'art chrétien sera le sommet le plus élevé auquel puisse atteindre l'art. En effet tous les autres genres, comme les fleurs, peuvent bien réjouir la vue, même satisfaire l'intelligence jusqu'à un certain point, et incidemment la porter vers le créateur de toutes les beautés qu'elle admire ; mais l'art chrétien, lui, prend l'intelligence de l'homme et, sous des

formes idéales, s'efforce de lui faire voir et admirer, autant qu'il peut être donné à l'homme de le faire. les beautés et les perfections que Dieu a répandues, comme un reflet de sa propre beauté, sur sa créature privilégiée. Cherchant ses modèles le plus haut qu'il peut, il nous montre le Fils même de Dieu et sa Mère, chef-d'œuvre incomparable, coopérant à l'acte sublime de la rédemption du monde. Voulons-nous nous convaincre de la supériorité de l'art chrétien, parcourons les musées où l'on a rassemblé les chefs-d'œuvre désolants et froids de l'art antique et cherchons à y saisir autre chose que des sensations matérielles. Ce sont de beaux visages de marbre mais sans l'ombre d'un sentiment immatériel. Regardons, au contraire, le portail le plus barbare de nos églises du moyen-âge ; ces pauvres statues romanes ont sur leurs visages plats des reflets sublimes. On sent qu'elles ont une âme qui prie, qui soupire et espère.

Désirons-nous une nouvelle preuve de ce que nous avançons, jetons un regard sur la protestante Angleterre et demandons lui de nous faire voir ses chefs-d'œuvre d'art. Oh ! sans doute elle pourra nous montrer des œuvres dignes d'admiration dans les genres secondaires : de beaux paysages, des scènes de chasse, de gras pâturages couverts d'animaux aux formes luxuriantes. Elle nous citera un Hogarth qui a su faire de spirituelles caricatures ; un Turner qui a fait de jolies scènes de marine ; un Sir Joshua Reynolds qui s'est élevé un peu plus haut. Mais où sont ses Fra Angelico, ses Raphaël et ses Michel Ange ? où ses *Tentation du Christ* d'un Ary Scheffer où ses *Couronnement de la Vierge* d'un Hypolite Flandrin ? Et n'oublions pas qu'après ses œuvres sublimes, l'art chrétien n'a pas dit son dernier mot ; il tend toujours plus haut.

Turnons maintenant nos regards vers l'Allemagne. Là nous voyons naître une école qui promet beaucoup. Pourquoi s'arrête-t-elle soudain avec Albert Durer ? Pourquoi, pendant une longue période, ses artistes semblent-ils réduits à l'impossibilité de produire autre chose que des pastiches ? C'est qu'ils ont abandonné les traditions de l'art chrétien ; et quand nous les verrons reparaitre sur la scène avec des œuvres dignes de leur génie, ce sera lorsqu'un Overbeck les aura remis dans leur voie. Alors cette école nous fera voir des chefs-d'œuvre comme *la sainte Famille*, de Carl Müller, et *la Berceuse d'anges*, de Lauenstein, pour ne nommer que deux admirables productions qu'on ne se lasse jamais de contempler et d'admirer.

Tout ceci ressortira d'ailleurs de l'étude que nous voulons faire

du beau, objet direct et immédiat de l'art, et qu'il importe de bien connaître pour juger avec intelligence les chefs-d'œuvre qui doivent le faire resplendir à nos sens.

Abordons donc immédiatement notre sujet.

* * *

Il fut un temps où l'homme souverain de l'Eden, vivant sous l'œil de Dieu, ne connaissait que le bonheur, la grâce et l'amour ; le mal lui était étranger, la difformité lui était inconnue. Les livres saints nous le représentent habitant un jardin planté des plus beaux arbres de la création, arrosé de fleuves majestueux, peuplé de toutes les bêtes des champs, de tous les oiseaux du ciel et ayant pour compagne une femme, le type le plus parfait de la beauté créée. Et tous ces êtres charmants, ce séjour enchanteur, dont l'unique objet était d'embellir sa vie, n'étaient que les préludes d'une vie plus parfaite encore. Créé à l'image de Dieu, ce bonheur même ne pouvait pas lui suffire ; et après être demeuré plus ou moins longtemps dans ce lieu de délices, il devait s'absorber pour toujours dans la contemplation de son Créateur.

Ce bonheur, hélas ! il ne sut pas en jouir ; chassé du Paradis, il vit disparaître ces campagnes incomparables ; et lui qui jusqu'alors avait été inaccessible à la laideur comme à la douleur, se vit précipité au milieu d'une nature inclémente, qui ne laissait plus voir que ça et là, à travers le voile sombre qui la couvrait, quelques traces de sa beauté première.

Cependant ce roi déchu garda un souvenir de sa grandeur passée et en même temps l'espoir de la reconquérir. Depuis lors il marche à la conquête du Paradis perdu, c'est-à-dire du Vrai, du Bien et du Beau, triple forme de son bonheur envolé. Ah ! qui d'entre nous n'a senti ce besoin de l'infini ! Oui, l'infini, même à notre insu, nous appelle et nous séduit toujours ; notre âme aspire à se plonger dans cet océan du vrai, du bien et du beau ; elle voudrait y abreuver ses désirs que toutes les réalités d'ici-bas laissent inassouvis et trompés. (1)

Au philosophe est échu plus spécialement la recherche de la vérité. Le saint, par ses efforts généreux, ses actes de vertu et souvent d'héroïsme, marche surtout à la conquête du bien. A l'artiste est réservé la découverte du beau ; de cette chose, tout à

(1) Voir dans " *A travers l'Europe* " par A. B. Routhier. Tome 1^{er}. Page 383, la belle comparaison de Mignon, image de l'âme humaine se souvenant toujours de son bonheur perdu.

la fois si émouvante et si délicate, si obscure et si claire, si mystérieuse et si manifeste, que nous traduisons par ce mot charmant : *la beauté*. Et certes, c'est bien de lui que l'on peut dire, au moins au point de vue de la jouissance immédiate que la beauté procure : il a choisi la meilleure part. En effet, le vrai, alors même qu'il a été trouvé à l'aide des sens, ne parle qu'à l'intelligence : il est abstrait de sa nature, il ne resplendit pas à travers une forme sensible. Le bien ne parle qu'à la volonté ; encore lui tient-il souvent un austère langage, langage toujours noble, il est vrai, mais plus d'une fois dur à entendre et d'une rigueur impitoyable à la pauvre sensibilité. Car le bien, c'est souvent le devoir ; et le devoir, qui ne l'a éprouvé en lui-même ? c'est presque toujours le sacrifice. Tout cela lui enlève, à nos yeux du moins, une partie de son prix et de son éclat. Au contraire, la contemplation du beau n'a que des charmes ; elle ne sait que délasser, reposer et réjouir ; bien plus, l'artiste ne saurait atteindre cette beauté sans embrasser du même coup le vrai et le bien ; car le beau c'est le vrai qui resplendit, l'harmonie qui résonne, le bien qui éclate, la vie qui s'épanouit puissante et ordonnée dans sa sphère, et il ne saurait se concevoir en dehors du vrai et du bien.

Avant de pénétrer plus avant dans le sanctuaire de la beauté, ne convient-il pas d'en écarter les fantômes et même les laideurs que l'on ose quelquefois confondre avec elle ? On a dit : le beau, c'est l'utile, c'est l'agréable, c'est le joli ; bien plus, on a osé dire, et nous l'entendons répéter chaque jour, la mode c'est le beau. Nous ne nous arrêterons pas à démontrer l'absurdité de cette dernière affirmation, car la mode étant changeante de sa nature, nous fait aimer aujourd'hui ce que nous trouverons laid demain ; or le beau ne saurait ni changer ni vieillir : éternellement jeune comme la source d'où il découle, il resplendit d'un éclat toujours nouveau.

Le beau ne saurait non plus se confondre avec l'utile, au moins dans le sens vulgaire du mot. Il est vrai que le beau est toujours utile et d'une utilité d'un ordre tout-à-fait supérieur, comme nous l'avons constaté en commençant ; mais un objet n'est pas nécessairement beau à cause ou en raison de son utilité. Un simple regard autour de nous nous convaincra de cette vérité : combien n'y a-t-il pas d'objets utiles et même d'une utilité indispensable, dont nous nous servons chaque jour, qui ne sont rien moins que beaux ? Le plus souvent même nous sommes obligés de détruire la beauté des choses avant qu'elles puissent nous devenir utiles : où est allée la beauté de ce faisan que vous dépécez si utilement à votre table ? où la beauté de ce vase artistique d'où on vous

verse une liqueur fortifiante ? ne diminue-t-elle pas chaque jour, en raison même des services qu'il vous rend.

Le beau c'est donc l'agréable ? Mais alors où est la beauté de ce parfum qui vous flatte, de cette saveur qui vous délecte, de cette brise qui vous caresse, de cette jouissance qui vous enivre ? Ici encore, nous pouvons constater que la beauté vue, comprise et sentie par une âme digne d'elle, est toujours agréable. Mais si être utile et agréable sont des attributs de la beauté, il ne s'ensuit pas que l'utile et l'agréable soient eux-mêmes le beau. Nous pouvons nous en convaincre encore davantage par l'observation de leur action différente sur nous. La jouissance de l'agréable comme celle de l'utile provoque un sentiment égoïste qui porte celui qui l'éprouve à réserver cette jouissance pour lui-même. Au contraire, la jouissance du beau, non seulement n'est pas égoïste et exclusive, mais elle est désintéressée, généreuse et communicative, et lorsque nous jouissons de la vue du beau nous aimons à faire partager notre admiration à ceux qui nous entourent. L'amour du beau est sans contredit la plus pure de nos inclinations, le principe de nos plus nobles sentiments, et c'est avec raison qu'on l'a comparé à un feu sacré qui nous attire toujours en haut pour nous réunir à sa source. Pouvons-nous en dire autant de l'amour de l'utile et de l'agréable ?... Enfin une dernière différence les sépare encore du beau : c'est que le beau tant idéal que réel existe effectivement et d'une manière absolue même lorsqu'il nous est inconnu, tandis que l'utile et l'agréable n'existent que par un rapport actuel avec notre activité. Le beau, même fini, est absolu ; l'utile et l'agréable, au contraire sont essentiellement relatifs.

Trouverons-nous dans le joli cette beauté que nous cherchons ? Sans doute nous pouvons admettre que le joli soit un semblant, un diminutif de la beauté ; mais qui d'entre nous, en regardant et en admirant les grands spectacles de la nature ; ce magnifique St-Laurent qui coule si majestueusement aux pieds de notre cité, oserait dire, ce fleuve est joli ? Sans doute encore, nous reconnaissons dans le joli quelques-unes des qualités du beau, mais limitées et en quelque sorte affaiblies, et à cause de cela même portant en soi un danger pour notre âme. Il est vrai que le joli produit comme le beau un sentiment noble et désintéressé, mais comme sa puissance n'est que moyenne, il ne produit pas l'admiration, il n'envahit pas notre cœur, il ne l'emplit pas de cette émotion souveraine qui, à la vue du beau, le transporte en quelque sorte de la terre au ciel. Le joli, lui, le flatte, le caresse, se joue autour comme une flamme légère et y produit un doux mouvement d'allégresse, semblable

aux ondes d'un lac effleuré par la brise ou au frémissement du feuillage sur lequel passe l'haleine du matin. Le beau imprime le respect ; le joli attire davantage ; il charme, et certaines âmes qui lui sont analogues le sentent, l'aiment et le cherchent de préférence au beau lui-même. Mais comme l'âme humaine ne saurait demeurer en place, si elle s'en contente et ne cherche pas à s'élever au delà elle tombe bientôt et presque infailliblement dans le petit et le mesquin.

A quels signes reconnaitrons-nous donc la beauté ? Comment la retrouver au milieu de toutes les ombres qui passent sans cesse entre elle et nous ? Ah ! si nous avons su conserver un cœur pur et si Dieu nous a donné une toute petite étincelle de cette flamme majestueuse qui fait l'artiste, nous la reconnaitrons sans peine ; car partout où elle se trouve elle resplendira à nos regards de son doux et victorieux éclat. Sans essayer ici d'en donner une définition exacte et complète, que tant d'autres ont vainement tenté, nous constaterons qu'elle est toujours, comme nous l'avons déjà dit : la vie s'épanouissant grande et ordonnée dans sa sphère. Saint Augustin la résume dans ces deux mots : "*splendor ordinis,*" la splendeur de l'ordre.

Si maintenant nous voulons pénétrer plus avant dans ce mystère de la beauté et chercher en quoi consiste cette splendeur de l'ordre qui nous frappe comme résumant la beauté des choses ; nous verrons que dans chaque bel objet, c'est l'unité qui lui est propre, la variété de ses formes, l'harmonie qui coordonne entre eux ces deux caractères d'unité et de variété, la pleine grandeur ou le développement complet de ses formes dans les proportions qui lui sont propres, la grâce dans la flexibilité de ces mêmes formes et la souplesse de ses mouvements, la vivacité normale de sa couleur et enfin la convenance qui fait qu'il est en harmonie avec ce qui l'entoure. Ce dernier caractère est moins essentiel et peut manquer quelquefois sans détruire la beauté, mais son absence fait qu'elle ne satisfait pas aussi pleinement notre intelligence.

Jusqu'ici nous avons constaté les caractères, les signes auxquels nous pouvons reconnaître la beauté ; mais si la beauté est comme nous l'avons dit : " la vie s'épanouissant grande et ordonnée," il s'ensuit qu'elle est une chose invisible que notre intelligence seule peut connaître ; car la vie est elle-même invisible et ne saurait tomber sous nos sens. Hélas ! il est vrai, nous sommes condamnés à n'en voir ici-bas que des signes ou des caractères expressifs ; et c'est ce qui nous explique comment il se fait que nous trouvons bien souvent une beauté plus grande et plus parfaite dans des

œuvres d'art qui n'ont certainement pas la vie, que dans les réalités vivantes qu'elles représentent. Dans l'œuvre d'art il y a de plus que dans la nature l'intelligence qui l'interprète et le cœur qui la sent. L'artiste, en effet, ne doit pas se contenter de copier la nature telle que nous pouvons la voir dans la réalité, mais il doit la créer de nouveau, autant qu'il se peut, avec cette perfection et cette splendeur idéale qui fait l'éternelle séduction et l'éternel désenchantement des nobles âmes, aussi impuissantes à l'atteindre qu'elles sont ardentes à la poursuivre.

La nature est le diamant brut : il est beau, d'une beauté réelle mais inconnue pour nous, et qui pour nous être manifestée, demande que l'ouvrier le polisse et l'idéalise pour ainsi dire. Ainsi fait l'artiste ; la nature est son modèle, mais il transforme ce modèle et le fait briller à nos yeux, et surtout aux yeux de notre intelligence, de tout son éclat.

“ Déployant ses ailes vers les cieux, d'où elle est descendue, l'âme ne s'arrête pas à la beauté qui séduit les yeux et qui est aussi fragile que trompeuse ; mais elle cherche dans son vol à atteindre le principe du beau universel, ” nous dit Michel-Ange, dans une poésie digne de Dante :

Spiegando, ond'ella scese, in alto l'ale,
Non pure intende al bel ch'agli occhi piace ;
Ma, perchè è troppo debile e fallace,
Trascende inver la forma universale.

C'est cette aspiration vers ce qui est par delà la nature et l'humanité qui caractérise le véritable artiste. Montrez lui les plus belles choses de la nature, les chefs-d'œuvre les plus parfaits ; ils ne répondent jamais à son idéal.

Considérez-le à l'œuvre : à l'heure de son inspiration, il voit, même dans la nuit, passer et repasser devant lui des beautés qui effacent à ses yeux toutes les beautés de la terre : formes aériennes, visions enchanteresses, mais fugitives, qui illuminent et charment son génie. Mais hélas ! quand prenant le pinceau ou le ciseau il essaye de reproduire, en les fixant, ces images qu'il a vues passer devant son regard intérieur, il sent qu'il ne fait qu'obscurcir par l'ombre de son instrument et de sa main la lumière de cet idéal qui brillait tout à l'heure si éclatant et si pur dans le ciel de sa pensée. (1)

Ah ! qu'il était plus beau, quand plongé dans l'extase,
Dans le recueillement où mon âme s'embrase,
Je l'entendais chanter tout au fond de mon cœur !
Si je l'avais écrit, certes, il serait vainqueur.....

(1) Réponse désolée de Palestrina à qui l'on vantait les beautés de sa messe du Pape Marcel.—H. Tricard, S. J.—Palestrina.

—On tente de fixer la vision sacrée :
 La fleur la plus exquise et la plus éthérée
 Pâlit ; le séraphin qui nous venait des cieux
 D'une aile dédaigneuse y remonte à nos yeux.
 Le céleste parfum s'envole et s'évapore,
 Et que me reste-t-il ?

C'est alors que commence pour lui la souffrance inhérente à tout enfantement ; tout ce qu'il voit et tout ce qu'il fait lui paraît si effroyablement éloigné de la beauté qu'il entrevoyait, qu'il en pleurerait quelquefois d'un pleur inénarrable. "*Non est magnum ingenium sine melancholia*" a dit un auteur latin, et c'est surtout vrai du génie artistique.

Ah ! je l'aime, et le veux et l'appelle ardemment !
 De joie et de douleur mystérieux mélange,
 Aucun plaisir ne vaudrait ce tourment.

L'artiste trouve, en effet, dans son art ce qu'un jeune homme trop tôt moissonné par la mort, nommait si bien *une délicieuse source de tourment* (1). Amant passionné de l'invisible idéal, mais retenu sur cette terre, dans la captivité de la chair et la servitude des sens, loin, bien loin de ces régions où son génie aspire à s'élever, il souffre, à la lettre, le mal du pays et il cherche à se consoler de l'exil en reproduisant dans ses œuvres quelque chose de ces splendeurs qu'il entrevoit à travers les ombres de la vallée, sur les hauteurs illuminées où malgré lui sa pensée s'envole pour contempler le soleil de la patrie. (2)

ALPHONSE LECLAIRE.

(1) Voir ce beau passage dans Alfred Tonnellé, *Fragments sur l'art et la philosophie*.—Du sentiment du Beau considéré au point de vue religieux.

(2) Fra Angelio, le Dante, Michel-Ange sont des exemples frappants de cette fascination qu'exerce l'idéale beauté sur les âmes d'élite et des tourments que cause sa poursuite.

(A suivre)

BETHLÉEM

DAR-delà Réphaïm, et sur les deux collines
Qui montent des vallons comme un brillant croissant,
Tu vois une cité, chrétien, et tu t'inclines...
C'est Bethléem ! C'est là, sur ce rude versant
Que le sauveur du monde en cette nuit habite.
Rien ne réveille, au nord, les rochers assoupis ;
Au midi, c'est le champ où Ruth la moabite
Était venue, un soir, glaner de blonds épis

Le temple de Janus est fermé. Le silence
Sur les champs de bataille ouvre une aile de plomb.
L'aigle romaine, enfin, presque au ciel s'élance.
Auguste, sur le monde a mis son fier talon,
Et vainqueurs et vaincus s'embrassent dans la haine.
L'esclavage gémit dans ses fers mieux rivés ;
La volupté s'endort chantant sa cantilène ;
Juda ne règne plus.....Les temps sont arrivés !

Tout homme a corrompu sa voie et, sur la terre,
Les peuples aveuglés se façonnent des dieux.
Au souffle de l'orgueil la vérité s'altère.
La science égarée aux maîtres studieux
Amène vainement une ardente jeunesse.
Tout s'effondre malgré l'effort de la raison.
L'esprit demeure avide et l'âme, avec tristesse,
Cherche quelque lumière au brumeux horizon.

Et le peuple de Dieu, le peuple Juif lui-même,
 Vendrait pour un peu d'or les tables de la loi.
 Son grand Prêtre à l'autel monte sous l'anathème :
 Le luxe et les plaisirs ont étouffé sa foi.
 — Maudit soit Boéthos et maudite, sa lance !.....
 Kantharos, sois maudit des générations !
 Et sois maudit, Pharan !.....

Ainsi la foule lance
 Aux Pontifes pervers ses malédictions.

L'innocence rougit et le vice s'étale,
 Le fort est sans pitié, le faible, sans appui.
 Tout semble gouverné par une loi fatale.....
 Et nul ne sait encor qu'un nouveau jour a lui,
 Qui n'aura point de soir, mais une aube éternelle !
 Et nul ne sait encor comment l'humanité
 Brisant ses fers honteux, va déployer son aile
 Et monter jusqu'à Dieu, jusqu'à la liberté !

Isaïe avait dit dans un cantique insigne :
 — Les cieux feront pleuvoir la justice sur nous.....
 Rejeton de Jessé, tu seras comme un signe,
 Et les peuples viendront te prier à genoux !.....
 — Bethléem, s'écriai-je Michée, en voyant poindre,
 Dans les siècles futurs, le mystère immortel,
 Des villes de Juda, non, tu n'es pas la moindre,
 Car c'est de toi que naît le guide d'Israël.....

Par de la Réphaïm, et sur les deux collines
 Qui montent des vallons comme un large croissant,
 Tu vois une cité, chrétien, et tu t'inclines.....
 C'est Bethléem ! C'est là, sur ce rude versant,
 Que le sauveur du monde, en cette nuit, habite.
 Rien ne réveille, au nord, les rochers assoupis ;
 Au midi, c'est le champ où Ruth la moabite
 Était venue, un soir, glaner de blonds épis.

On a vu, tout le jour, monter les caravanes.
 Le khan est encombré. Lorsque le soir descend,
 Jetant des flèches d'or dans les airs diaphanes,
 Il n'est plus un seul gîte où dorme le passant.
 Alors vers une grotte, au flanc de la montagne,
 Se dirige à pas lents un couple soucieux :
 Joseph, de Nazareth, et sa jeune compagne.
 La ville allait dormir, mais on veillait aux cieux.

On veillait aux cieux. Or, au-delà d'une gorge,
 Au pied de Bethléem où dort Beït-Saour,
 Dans la plaine où Booz moissonnait ses champs d'orge,
 Des bergers reposaient en attendant le jour.
 Tout à coup resplendit une vive lumière.
 C'était comme un lac d'or où flottaient vaporeux,
 Le buisson, le rocher, le troupeau, la chaumière.
 Un ange s'avançait. Il se pencha sur eux.

Il leur dit—et sa voix n'était comme nulle autre :
 —Israël de son Dieu n'est pas abandonné.....
 Apprenez, ô bergers ! quel bonheur est le vôtre,
 Voici qu'aujourd'hui même un Sauveur vous est né !
 Il repose en l'étable, enveloppé de langes.
 Vous le reconnaîtrez à ce signe certain
 Et l'envoyé céleste, après ces mots étranges,
 Entra dans l'infini. Tel un soleil s'éteint.

Et soudain l'air vibra comme une immense harpe.
 Le ciel parut s'ouvrir, et le pâtre rêveur
 Vit un rayon de Dieu flotter comme une écharpe
 Sur la grotte isolée où naissait le sauveur.
 Et puis une phalange invisible, impalpable,
 Descendit en chantant dans sa félicité :
 —Gloire à Dieu dans le ciel ! Sur la terre coupable
 Paix aux hommes qui sont de bonne volonté !

.....

Plus haut que ce cantique, o vieux monde néfaste,
Sous tes lambris impurs l'orgie a résonné,
Et tu n'a pas compris, étourdi par le faste,
Le baiser que le ciel à la terre a donné !
Mais les temps sont venus ! Plus forte que le glaive,
Devant tes pas vainqueurs va se dresser la croix !
Ceux que ton pied foulait, c'est Dieu qui les relève !
Regarde Bethléem, vieux monde ! Adore et crois !

Tamphile LeMay



LE CAPITAINE MAILLÉ

Il y a longtemps de cela.

De quatre à cinq heures, beau temps, mauvais temps, toutes les après-midi il faisait sa promenade qu'il commençait en face de la



colonne Nelson ; puis, prenant le côté droit de la rue Notre-Dame, il marchait vers la place d'armes, montait la rue Saint-Jacques jusqu'au marché à foin, traversait la rue et revenait à son point de départ par le côté gauche. Il était toujours seul. Mis avec

bon goût, le regard vague, saluant peu parce qu'il vivait retiré, paraissant avoir de quarante à cinquante ans, il était connu sous le nom de capitaine Maillé. Tous les étudiants en droit de cette époque se le rappellent. Sa promenade était celle du beau monde de Montréal, que nous

amusions, une fois sortis des bureaux, à passer en de folles revues. Pour nous qui avons vingt ans, et pour les fillettes de notre âge, le capitaine Maillé était un personnage légendaire oublié sur la rue par la génération de 1850, et que la ville de Montréal semblait avoir adopté pour la promenade de quatre heures, comme elle avait accepté la statue de Nelson pour décorer la place Jacques-Cartier. Ni l'un ni l'autre ne lui coûtaient cher d'entretien ; des deux c'était encore le capitaine qui était le mieux conservé parce qu'il y veillait lui-même. Nos patrons avaient connu le capitaine Maillé sur la rue, pas plus jeune, ni plus vieux.

Détail plein de suggestion : le capitaine Maillé ne manquait jamais, à cette époque reculée, de faire une courte station chez Compain, sur la place d'Armes, toujours à la même heure. Il avalait un verre de vieux rhum, allumait un panatella et reprenait

sa promenade. On rapporte qu'il perdit cette habitude, un jour qu'il avait été accosté au restaurant par un monsieur un peu gris, qui avait mis quelque insistance à se faire raconter la bataille de Châteaugay. Or, le capitaine Maillé n'avait jamais vu le feu des combats; c'était un ancien capitaine de bateau à vapeur, à l'allure correcte mais pacifique. Il avait plutôt l'air d'un ancien notaire en retraite.

Il était à l'aise et passait pour avoir des revenus; on ne lui connaissait pas de parents. Il venait de Québec qu'il avait quitté depuis des années.

Avait-il été marié? Non. Il était garçon et voulait mourir garçon. C'est du moins ce qu'assuraient les quelques amis admis à sa partie de whist. Il tolérait qu'on causât de tout excepté des femmes, que d'ailleurs il respectait. Mais il les voulait à distance, comme ces idoles mystérieuses que les Indous relèguent au fond de leurs temples pleins d'ombre, et qu'ils adorent de loin sur les seuils de marbre. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui lui ont manqué, ajoutaient ses intimes. On citait des noms, car sans être bel homme, il était de figure et de prestance que sa réputation de fortune faisait trouver des plus distinguées. Cajoleries de mamans ayant des filles à placer, pique-niques sournoisement organisés, dans lesquels il avait failli se trouver dans un tête-à-tête compromettant avec l'aînée de la famille, sauterics intimes dont on lui faisait tous les honneurs, soirées de cartes où il était habilement exclu des tables et amené par une tactique savante à tourner, près du piano, les feuilles de la romance sentimentale chantée par la demoiselle de la maison. Il semblait qu'on se fût donné le mot, dès son entrée dans le monde où l'on marie, pour semer de fleurs les gais sentiers qui mènent aux unions assorties.

Il s'était d'abord laissé faire et y avait trouvé un grand plaisir: quel fils d'Adam oserait l'en blâmer? A trente ans, il s'aperçut d'un changement autour de lui. Les jeunes filles mûres et les jeunes veuves remplaçaient peu à peu l'escadron volant et gracieux de jadis. Le danger s'en accrut; son cœur n'avait pas encore battu: qu'allait-il advenir?

Tant que de rieuses jeunes filles s'étaient, sans le savoir, prêtées au jeu adroit de leurs mamans en quête pour elles d'un établissement solide, le capitaine était resté maître de son terrain. Il avait été un galant et respectueux cavalier, et les années écoulées ne lui apportaient guère que les joyeux échos des fêtes charmantes, où l'on se quittait avec nul autre souci que de recommencer le lendemain. Il avait beaucoup fleureté, mais il était resté libre sans en

ressentir aucun regret. Il en vint à douter de sa vocation pour le mariage. Bien résolu à n'épouser que la femme de son choix, se sachant un peu timide, avec un grand sens d'honneur, ce qui l'effrayait maintenant c'était de se voir marier malgré lui. Cela s'était vu.

Un beau jour qu'il avait failli capituler aux pieds d'une femme charmante mais inflammable, il prit un parti héroïque. Il cessa subitement ses relations avec tous ceux de ses amis qui avaient des filles ou des parentes à marier, et s'enferma chez lui. Il arrangea sa vie pour rester garçon, ce qui ne lui coûta aucun effort. Donc, à l'époque où je le connus, je puis affirmer que le souci de voir de jolies femmes n'était pour rien dans ses pèlerinages quotidiens de la colonne Nelson au marché à foin.

Cependant une dernière épreuve, la plus inattendue, la plus décisive, la plus étrange lui était réservée. Il m'en fit le récit lui-même, trois ans plus tard, lors de mon admission au barreau.

"Je demeurais," me dit-il, "chez la veuve d'un ancien négociant de mes amis, lorsqu'un dimanche, à table, je me trouvais assis en face d'une étrangère qui me fut présentée comme la sœur de la maîtresse de pension. J'appris le lendemain que cette personne allait dorénavant faire partie de la famille. Rien que de très naturel à ce que Madame L..., qui était un peu sourde et de faible santé, eût fait venir sa sœur pour se l'associer dans les soins du ménage. A vrai dire, le besoin d'amélioration se faisait sentir. J'augurai favorablement de ce renfort dans la direction de notre intérieur. La nouvelle venue, femme d'un certain âge, paraissait s'y entendre, et son air décidé laissait deviner qu'il ne serait pas prudent de lui résister. Elle me parut de bonne société; son langage dénotait une éducation soignée, et le service, de déplorable qu'il était, finit par ne rien laisser à désirer. Vous concevez si je m'applaudis de ce changement, et si, dans les plis les plus secrets de mon cœur, j'en sus gré à mademoiselle Joséphine; c'était son nom. Mademoiselle Joséphine était évidemment un trésor de femme de ménage; et dans mes *jongleries* de célibataire, je me demandais comment une personne de qualités aussi solides avait pu rester fille. Je ne suis pas gourmand, mais j'avoue avec tout le monde qu'un bon dîner me porte à apprécier comme il convient les vertus de ceux qui l'ont ordonné. S'ils ont des défauts au potage, ils n'en ont plus après la deuxième entrée.

"Il paraît que mademoiselle Joséphine, dont la famille occupait un des premiers rangs dans la société de Québec, s'était autrefois toquée de l'habit rouge des officiers de la citadelle, ce qui avait eu

pour effet d'éloigner à jamais les soupirants de la Haute et Basse-Ville. Or, les officiers étant partis, mademoiselle Joséphine était restée seule à gravir lentement le calvaire de ses quarante ans de vieille fille.

“ Était-ce parce qu'on m'appelait capitaine ? était-ce simplement un besoin de se dévouer pour embellir l'automne un peu triste d'une vie qui l'intéressait ? je ne sais. Mais au bout de quelques mois, je commençai à m'effrayer de certaines attentions, de certains petits soins que ne suffisaient à expliquer ni le prix de ma pension ni les usages de la maison. Je frémis en pensant que j'allais être avant peu exposé à la dure nécessité de chercher ailleurs un gîte où je fusse à l'abri de ce genre d'entreprises.

“ Comment elle devina ou apprit mon intention, je ne saurais le dire. Une après-midi que je rentraï plus tôt que d'habitude, je la trouvai dans ma chambre où l'avaient appelée quelques détails de ménage. Elle ne m'attendait pas, et voulut se retirer. Je la priai de n'en rien faire ; je n'étais monté que pour prendre un livre ; et en effet je me disposai à sortir.

— Savez-vous, capitaine, me dit-elle, que je vous trouve sérieusement à plaindre ? Si encore le confort dont vous jouissez ici devait durer ; mais ma sœur n'en a plus pour longtemps à tenir maison, et alors qu'allez-vous devenir ? Ma sœur, qui vous aime beaucoup, pense comme moi, et je vous avertis que nous songeons à vous établir, absolument comme si vous étiez notre jeune frère.

“ Tout cela fut dit d'une haleine, sans précipitation, et du ton le plus naturel du monde. Hélas ! j'avais eu raison de supposer sans fatuité que j'inspirais quelque intérêt ; mais j'étais loin de m'attendre à en recevoir une telle preuve. Je ne sais ce que je répondis dans l'état de trouble où cette déclaration de guerre m'avait jeté : il paraît même que je me reculai de quelques pas, ayant l'air de vouloir me mettre à l'abri derrière un fauteuil. Elle éclata de rire.

— Non, en vérité, vous n'êtes pas brave pour un capitaine. Qu'a donc, je vous en prie, notre projet de si terrible, pour que, dès les premiers mots, vous sembliez l'envisager comme l'annonce d'un grand malheur ?

“ Elle redevint sérieuse en me disant ces dernières paroles.

— Mais, mademoiselle, votre sœur vous a-t-elle laissé ignorer ma ferme résolution de ne jamais me marier ? Je ne puis que vous exprimer toute ma gratitude de l'intérêt que vous et elle daignez me porter ; et certes je suis désolé de vous entendre me dire que votre sœur se propose de cesser de tenir pension, mais en conclure à la nécessité de changer ma vie, je n'y pense pas et ne m'y résoudrai jamais.

—Capitaine, reprit-elle en me regardant bien en face, il y a des gens qu'il faut rendre heureux malgré eux ; vous êtes de ceux-là. Donc, veuillez trouver bon que ma sœur et moi donnions suite à notre projet. Et s'il faut vous marier malgré vous, comptez que nous le ferons. Plus tard, vous nous en remercirez à genoux. Maintenant, au revoir, et soyez convaincu qu'en tout ceci, quelque étrange que vous paraisse notre



affection, c'est votre bonheur seul que nous cherchons.

“ Une fois mademoiselle Joséphine partie, je me reprochai de ne pas l'avoir brusquée. J'aurais dû lui représenter qu'un frère âgé de cinquante ans n'est pas le plus jeune de la famille, quand ses sœurs en ont quarante ; mille arguments de la même force me venaient à l'esprit maintenant qu'elle n'était plus là ; je me préparais pour notre

prochaine rencontre, et ce serait bien le diable si je n'avais le dernier mot. Ou plutôt non, je m'en irais, et je me cacherais si bien qu'à la fin on se laisserait de me chercher et de m'attendre. Vous connaissez le conseil du poète :

Or ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

“ Je résolus dès cet instant de chercher mon salut dans la fuite. Et puis, vous l'avouerez-je, en m'examinant à fond, je trouvais que j'admirais mademoiselle Joséphine ; et à mon âge l'admiration est bien près de devenir l'amour. Je dis amour faute d'un autre substantif. La situation était donc des plus critiques, puisque les deux sœurs menaient l'assaut d'une place forte dont les portes étaient déjà ouvertes.

“ Je la revis au dîner ; il me sembla relire dans ses grands yeux noirs la détermination plus inébranlable que jamais de

“ m'établir.” Sa sœur, instruite sans doute de ce qui s'était passé, me regardait de temps à autre avec un sourire qui n'était pas ordinaire. Je mangeai peu et dus paraître préoccupé. Je l'étais en effet, et pour en finir au plus tôt, je m'habillai et sortis, bien résolu à me chercher un nouveau logis pour le lendemain.

“ Vous ai-je dit que c'était sur le printemps, dans la semaine sainte, que ces faits se passaient? Je marchai d'abord un peu au hasard ; puis, machinalement, je suivis un grand courant de foule, et me trouvai bientôt dans l'église de Notre-Dame, dont la chaire était en ce moment occupée par un prêtre de Saint-Sulpice. Ma vie a toujours été régulière, et, Dieu merci ! je n'ai jamais négligé mes devoirs religieux : dans la perplexité où j'étais, prier me parut bon et salutaire. J'écoutai quelque temps la parole ardente du prédicateur ; puis, il se fit un grand mouvement dans l'immense foule recueillie ; les orgues inondèrent la basilique de leurs puissantes harmonies ; des chants s'élevèrent cadencés, graves, solennels, et l'orateur sacré descendit de la chaire. Au bas de l'escalier, je le vis s'arrêter subitement, parler à une femme voilée, puis se diriger de mon côté, suivi de cette dame. — Mon Dieu, me dis-je, que peut signifier ceci?—Arrivé près du banc où j'étais agenouillé, le prêtre me regarda longuement, et s'effaça pour laisser approcher la femme voilée — Mon fils, me dit-il, vous avez entendu les enseignements que je viens de communiquer à l'assemblée des fidèles ; j'ai parlé du mariage chrétien, de ce sublime sacrement institué par l'Eglise pour sanctifier l'union de l'homme et de la femme. Vous êtes coupable, gravement coupable de vous être soustrait pendant si longtemps à contracter cette alliance voulue par Dieu, conseillée par le souci de vos intérêts spirituels et temporels. Voici le temps arrivé de réparer ce scandale qui a été public, et dont la réparation doit être publique aussi. Allons, mon frère, levez-vous : voici votre fiancée ; le prêtre est à l'autel et vous attend.

“ Terrifié, incapable de répondre, je me levai comme poussé par une force secrète ; la femme enleva son voile. J'étouffai un cri ; c'était mademoiselle Joséphine. Ses yeux noirs étaient lumineux et terribles ; ils commandaient. La cérémonie eut lieu ; nous sortîmes de l'église.

“ Mon Dieu, qu'était-il donc arrivé? mademoiselle Joséphine, ma femme, avait une taille de géant, que les ombres de la nuit grandissaient encore : je lui allais à la ceinture.

—Capitaine, me dit-elle en passant son bras sous le mien, hâtez le pas ; nous n'arriverons jamais.

“ Et pourtant, je suis à grosses gouttes ; elle finit par me traîner. Oh ! les enjambées qu'elle faisait ! Je risquai un mot.

—Capitaine, dans notre ménage, je n'admets d'observations de personne, de mon mari encore moins.

“ Il me sembla que sa voix éclatait dans la nuit comme un clairon qui sonne la charge. Je me tus. L'obéissance dans l'armée est une vertu. J'étais enrôlé.

“ Enfin, nous arrivâmes; je m'élançai par l'escalier. Cette première course de ma lune de miel m'avait fourbu. Oubliant tout-à-coup en entrant dans ma chambre où rien n'était dérangé, oubliant, dis-je, que j'étais marié, je fermai la porte au nez de Joséphine, et me jetai dans un fauteuil avec un gros soupir de satisfaction. Au même instant un coup de poing violent faisait voler la porte en éclats, et Joséphine, ses grands yeux étincelant de fureur, s'avança sur moi l'injure aux lèvres....

—Holà! monsieur, réveillez-vous; nous fermons; vous êtes le dernier à sortir.

“ Je fus sur pied aussitôt. C'était le gardien de l'église qui venait de me secouer. La vaste nef était plongée dans les ténèbres; je m'étais endormi pendant le sermon du prédicateur, et j'avais rêvé.

“ Que voulez-vous que je vous dise, maintenant? Oui, je vais me marier; le prédicateur avait raison: il n'est pas bon que l'homme reste seul, et Joséphine, en me rendant heureux, va réaliser une des ambitions de sa vie; épouser un capitaine.—Mariez-vous mon ami, mariez-vous.

—Merci, capitaine, lui dis-je en lui offrant mes félicitations; mais vous commencez bien tard, et je serais peut-être bien coupable si je commençais trop tôt.



J. Auzat

*Ex-lieutenant-gouverneur
des Territoires du N.-Ouest.*

SAINTE ANNE ET QUELQUES PERSONNAGES HISTORIQUES (1)

I. LES ARTISTES.—II. MOBILIER DES GRANDS.—III. LE NOM DE SAINTE ANNE.—
IV. DONATIONS.—V. FONDATIONS.—VI. PÉLERINAGES.—VII VŒUX.—VIII.
CONFRÉRIES.—IX. YOLANDE DE FLANDRE.

I

Ce sont de grands noms que ceux de l'Albane, d'Annibal Car-



SAINTE ANNE ET LA VIERGE MARIE
d'après Karl Müller

rache, de Paul Véronèse, de Sodoma, d'Andrea del Sarto, de Hans Holbein, de Nicolas Poussin, de Quentin Metsys, de Rubens et de tant d'autres que nous pourrions rappeler; ce sont de plus grands noms encore, ceux du Pérugin, de Taddéo Gaddi, de Masaccio, de Ghirlandajo, de Léonard de Vinci, de maître Wilhem de Cologne, d'Albert Dürer, de Memling, de Raphaël, de Michel-Ange, de fra Bartolommeo, de Giotto, de fra Angelico. Nous le verrons plus tard, dans la troisième partie de cet ouvrage, tous ces noms et cent autres se groupent comme un faisceau de lumière autour, de l'anguste figure de notre chère sainte, mère de la Vierge Marie.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les œuvres d'art que le culte de sainte Anne a fait naître par centaines dans les siècles passés. Et, nous le reconnaissons aussi à l'avance, si tant de peintures et de sculptures que nous décrivons plus tard prouvent l'exis-

tence de ce culte pour autrefois, en maints lieux divers, elles ne

(1) Un chapitre d'une monographie de sainte Anne encore inédite.

prouvent pas, du moins en général, une spéciale dévotion chez les artistes, et ce serait naïveté de faire œuvre pieuse de ce qui fut avant tout, vingt fois contre une, œuvre de commande et simple exercice de l'art.

Pourtant, parmi les centaines d'artistes qui ont laissé des œuvres relatives à notre sainte, n'en est-il pas quelques-uns au moins qui ont été animés d'un sentiment religieux ; qui, au-dessus de l'œuvre de commande, ont entrevu l'œuvre de piété, l'œuvre de foi autant que de génie, et qui ont tracé la figure de sainte Anne d'un pinceau ou d'un ciseau plus délicat et plus exquis, précisément parce qu'il était plus chrétien et plus aimant ? Nous le croyons. Quand on s'appelle Giotto et qu'on est ami de Dante et de saint François, pourquoi au-dessus de Dante et de saint François, n'apercevrait-on pas une figure plus radieuse encore ? Quand on s'appelle fra Angelico, et qu'on peint à genoux les madones, pourquoi à côté de la madone ne verrait-on pas du même œil ravi celle qui l'a donnée au monde ? Quand on s'appelle fra Bartolommeo, et qu'on a échangé contre les livrées du siècle la robe blanche de saint Dominique, pourquoi, en peignant le groupe de sainte Anne, de la Vierge et de l'Enfant, ne serait-on pas mû par une inspiration pieuse ? Quand on s'appelle Memling, et qu'on a, suivant le mot d'un ancien biographe, " les yeux angéliquement clairs ", pourquoi les laisserait-on s'ouvrir au seul éclat de la pièce d'or ?

Nous ne l'oublions pas, un temps fut

Où l'on priaît avant de peindre une madone
 Pour qu'elle fût si pure, et si belle, et si bonne,
 Qu'en là voyant, chacun pliant ses deux genoux,
 Crût Marie un instant visible parmi nous (1) ;

un temps où, pour parler comme le vieil Etienne Boileau : " le mestier d'ymagier peintre n'appartenoit fors que au service de nostre seigneur et de ses sairs et à la honnerance de sainte Yglise (2)." En ce temps-là, un temps qui embrasse une période de deux siècles au moins, l'art était une sainte chose, et que l'on traitait saintement.

(1). Claudius Hébrard, *Institut catholique*, 5^e année p. 120, séance du 2 mars 1843.

(2) " Li ymagier peintre sont quite del guet, quar leurs mestiers les aquite par la raison que leurs mestiers n'appartient fors que au service..... etc." Etienne Boileau, *Le livre des métiers*, éd. de Depping, dans la *Collection des Docum. inéd. sur l'Hist. de France* (in-4° Paris, 1837), p. 158.

Nous avons nommé fra Angelico, et quiconque a lu à son sujet les admirables pages de M. Taine nous saura gré d'en reproduire ici quelques extraits, dussions-nous par là dépasser le cadre étroit où nous sommes enfermé pour le moment. Ces pages sont vraiment si belles !

“ Il avait pour coutume de ne jamais retoucher ou refondre aucune de ses peintures, mais de les laisser comme elles étaient venues la première fois, croyant qu'elles étaient telles par la volonté de Dieu. On comprend qu'un tel homme n'ait point étudié l'anatomie ni le modelé contemporain. Son art est primitif comme sa vie. Il a commencé par des missels et continué sur les murailles ; les ors, les vermillons, la vive écarlate, les verts éclatants, la vive enluminure du moyen-âge s'étalent dans ses toiles comme sur les vieux parchemins. Parfois il en met jusque sur les toits ; sa piété enfantine veut parer et faire reluire à l'excès son saint et son idole. Quand il sort des petites figures et dresse en pied une grande scène de vingt personnages (le Christ et 17 saints, au Couvent de S.-Marc) il fléchit ; ses personnages ne sont pas des corps. Leur expression touchante et recueillie ne suffit pas à les animer ; ils restent hiératiques et roides ; il n'a compris que leur âme. Ce qu'il sait peindre, et ce qu'il a répété partout, ce sont des visions, les visions d'une âme innocente et bienheureuse : “ Donne-moi, très doux et tendre Jésus (*Imit.*, III, 26) de me reposer en toi au-delà et au-dessus de toute créature, de tout salut, de toute beauté et de toute gloire..... Toi présent, tout est délicieux.....”

Et encore : “ En lui, le rêve tendre, comme une rose abritée contre les brutalités de la vie, s'épanouit loin de la grande route où se heurtent les pas humains. Alors se déploie devant le regard la magnificence du jour éternel, et désormais tout l'effort du peintre s'emploie à l'exprimer. Des escaliers de jaspe et d'améthyste étagent leurs dalles luisantes jusqu'au trône où siègent les personnages célestes. Des auréoles d'or luisent sur leurs têtes ; leurs robes rouges, azurées, vertes, frangées d'or, cerclées d'or, rayées d'or, scintillent comme des gloires. L'or rampe en filets sur les baldaquins, s'amoncelle en broderies sur les chapes, étoile les tuniques, fleuronne les diadèmes ; et les topazes, les rubis, les diamants constellent de leurs flammes l'orfèvrerie des couronnes (Couronnement de la Vierge, musée du Louvre. Douze anges autour de l'enfant Jésus.—Uffizi.) Tout est lumière ; c'est l'épanchement de l'illumination mystique ; par cette prodigalité de l'or et de l'azur, une seule teinte domine, celle du soleil et du ciel.”

Et encore : " Fra Angelico oublie que ses figures sont des images ; il leur rend les soins minutieux d'un fidèle et d'un adorateur ; il brode leurs robes comme des vêtements réels ; il fait serpenter sur leurs manteaux des guillichures aussi fines qu'un ouvrage d'orfèvrerie ; il peint sur leurs chapes de petits tableaux complets ; il s'applique à dérouler délicatement leurs beaux cheveux pâles, à étager leurs boucles, à faire tomber régulièrement les plis de leurs tuniques, à arrondir purement sur leurs têtes la tonsure monacale ; il entre dans le ciel à leur suite pour les aimer et les servir. En effet, il est lui-même la dernière des fleurs mystiques. Ce monde qui l'entourait et qu'il ne connaissait pas, achevait de s'engager dans la voie contraire, et, après un court accès d'enthousiasme, allait brûler son successeur, un dominicain comme lui, le dernier chrétien, Savonarole (1)."

On a compris que nous n'avons pas rappelé cette page de M. Taine pour le seul plaisir d'en orner les nôtres. Nous ne connaissons que deux peintures où fra Angelico ait fait une place à notre sainte Anne, mais si petite que soit cette place, considéré l'ensemble de ses œuvres, fra Angelico pour ce fait est à nous, et nous retrouverons en leur lieu la *predella* de son Assomption, et le *gradino* de son Annonciation.

Parmi les disciples de fra Angelico également à nous, nous retrouverons aussi plus tard Gentile da Fabriano et Gozzoli le Florentin, ainsi que deux autres religieux célèbres, fra Filippo Lippi et fra Bartolommeo. Plus d'une fois, celui qui s'était appelé dans le siècle Baccio della Porta, et qui illustra sa robe de dominicain en devenant le premier coloriste de son siècle, a déployé pour notre sainte les ressources de son immense talent. Mais rien ne nous touche comme le dernier hommage qu'il lui a laissé, puisque ce fut en même temps sa dernière production d'artiste. Fra Bartolommeo avait conçu la pensée de peindre les saints patrons de Florence, dans une vaste composition très animée. Sainte Anne devait occuper la première place, et la madone aurait été placée un degré au-dessous. La mort l'empêcha d'exécuter ce tableau, mais il en existe le projet au clair-obscur ou à teintes monochromes, aux *Uffizi* de Florence, et l'on devine le double sentiment qui nous fit incliner la tête devant cette œuvre à part, signée d'un nom de famille et dédiée à notre sainte préférée. Nous la retrouverons, aussi plus loin, comme celles d'Angélico.

(1) Taine, *Voyage en Italie*, t. II, pp. 153-157.

Et les artistes que nous avons nommés au commencement ; et tant d'autres dont les noms emplissent la troisième partie de notre ouvrage, en ferons-nous des dévots de sainte Anne ? Au moins, notons que Albert Dürer, passant par Louvain, visita avec dévotion l'église où " reposait, dit-il lui-même, la tête de sainte Anne (1) ; " que Pérugin, n'a été, au pied de la lettre, comme on l'a dit un peu trop familièrement peut-être, qu'un " fabricant de saints," de saints d'autel, ce qui indique, — peu importe l'expression — une piété peu commune et presque touchante ; notons que Ghirlandajo met un art infini dans ses compositions religieuses, et particulièrement dans ses fresques de *Santa-Maria Novella*, où sainte Anne apparaît si souvent ; que Raphaël garde dans toutes ses premières œuvres et dans presque toutes ses madones et ses Sainte-Famille, " le souvenir de ce qu'il a senti à Pérouse auprès d'Assise, au centre des traditions de la piété heureuse et du pur amour ; " que Michel-Ange s'est déclaré partisan de l'esthétique de fra Angelico, si chaudement défendue par Savonarole, comme nous le verrons ailleurs ; que l'Albane eut toujours des mœurs très pures ; que Murillo ne consentit jamais à peindre un sujet mythologique ; que Nicolas Poussin n'a jamais été guidé que par l'inspiration franchement chrétienne, et que si l'idéal chrétien lui a manqué sous sa forme tendre, mystique, traditionnelle, en revanche l'idéal biblique a été mieux compris par lui que par tout autre ; notons enfin, malgré l'incroyable de la chose, que Rubens allait tous les matins à la messe, quelle que fût la saison (2).

Encore une fois, nous ne tirons aucune conclusion, mais que de fois nous nous sommes dit, en voyant si souvent reparaître notre sainte dans les œuvres de l'art, que la piété avait pu parfois l'y appeler, surtout quand sur ses traits nous pouvions entrevoir l'idée chrétienne et le sentiment religieux qui avaient dû animer l'artiste !

Au reste, que la piété n'ait été pour rien dans toutes ces productions artistiques, nous y consentons, si l'on nous y contraint. Nous avons lu quelque part l'histoire de ces ouvriers chrétiens des

(1) *Relation de son voyage dans les Pays-Bas*, citée par M. Van Eren, *l'Ancienne école de Louvain* (in-8o, Louvain, 1870), p. 391.

(2) Solebat Rubens hyeme et æstate semper interesse primo missæ sacrificio ni podagrâ (quâ vehementer laborabat) eum impediret ; post quod applicabat se operi, assidente semper lectore, qui librum, Plutarchum vel Senecam prælegeret, ita ut lectioni et picturæ simul intentus esset. *Vie de Rubens*, par son neveu, citée par A. Michiels, *Rubens et l'école d'Anvers* (in-8o, Paris, 1854 ; in 12o Paris 1877), p. 254.

premiers temps, qui, en tournant des vases d'argile ou de terre pour les besoins journaliers de l'Eglise, y figuraient parfois, d'un dessin grossier, le bon Pasteur ou la Vierge avec des saints. Assurément ces pauvres gens ne songeaient pas à l'avenir, et sans doute aussi plus d'un parmi eux a tracé ces figures de la même main distraite qui avait façonné le vase lui-même ; et cependant, ils ont fait œuvre bonne, et quelques débris de ces poteries trouvés dans les cimetières, sont venus, quinze ou seize cents ans plus tard, rendre témoignage et prouver l'antiquité des dogmes contestés.

Ainsi les mains qui ont dessiné sainte Anne sur la toile ou sur le marbre, dans le livre d'heures ou dans l'incunable gothique, dans la tapisserie ou dans le vitrail, ont pu être distraites comme l'esprit, comme le cœur et la foi, mais elles rendent aujourd'hui, et elles rendront à jamais témoignage : le témoignage d'un culte ancien qui, en inspirant puissamment les beaux-arts, s'y est en même temps créé sa preuve historique irrécusable.

II

Des artistes nous passons à certaines œuvres d'art qui sont pour nous d'un intérêt particulier, vu les lieux où nous les trouvons. Nul ne s'étonnera que nous ayons cherché notre sainte jusque dans les palais, et que, à défaut de documents sur la dévotion des grands à son égard, nous ayons interrogé tout ce qui pouvait nous donner une réponse, c'est-à-dire jusqu'à leur mobilier. Ce temps dont nous parlions tout à l'heure pour les artistes, a existé simultanément pour les grands, et comme la religion n'a pas de révolutions ni de Renaissance comme l'art, peut-être chez eux est-elle restée la même jusqu'en plein seizième siècle, et au-delà.

Ainsi, pour ne pas parler ici du Ménologe de l'empereur Basile, puisque ce n'est pas proprement le lieu, mais pour remonter cependant à une époque encore assez éloignée de nous, on trouve dans l'inventaire des biens meubles laissés par Philippe le Hardi, outre " le beau tapis du Couronnement de Notre Dame," le " bon tapis de sainte Anne ouvré à or (1) " ; dans les inventaires des ducs de Bourgogne pour 1396 : " Une fleur de liz de bois dorée dehors cloant et ouvrant, là où il y a en haut un cruxifiement et Notre Dame et sainte Anne (2) " ; puis, dans un titre plus ancien de quarante ans, et relatif à la décoration d'un des châteaux de Charles le Sage, duc de Normandie :

(1) Dehaisnes, *Hist. de l'art dans la Flandre*, p. 343.

(2) Didron, *Annales archéol.*, t. XXVI, p. 417.

“ C'est l'ordonnance de ce que je, Girart d'Orliens ai cautié a fère par Jehan Coste, ou (au) chastel du Val de Rueil, sur les ouvrages de peinture qui y sont à parfaire, tant en la sale come ailleurs, du commandement MS. le duc de Normandie, l'an de grace mil CCC cinquante et cinq, le jour de la Nostre Dame en mars.

“ Premièrement, pour la sale assouvir (*achever*) en la manière que elle est commenciée ou mieux ; c'est assavoir : parfaire l'ystoire de la vie de César et au dessouz, en la derreniere liste, une liste de bestes et d'images, einsi comme est commenciée. Item, la galerie à l'entrée de la sale, en laquelle est la chace, parfaire, einsi comme est commenciée. Item, la grant chapelle fere desystoires de Nostre Dame, de SAINTE ANNE et de la passion entour l'autel, ce qui en y pourra estre fet..... Et toutes ces choses dessus devisées seront fetes de fines couleurs à huile et les champs de fin or enlevé et les vestemens de Nostre Dame de fin azur et bien laialment toutes ces choses vernissées et assouvies entièrement sans aucune defaute, etc..... Accordé et commandé par MS. le duc de Normandie, au Val de Rueil, le xxv^e jour de mars, MCCCLV.” (1)

Il y a mieux que ces “ ystoires ” de sainte Anne : ce sont les pièces si nombreuses et si intéressantes que nous trouvons dans le mobilier de ce même Charles le Sage, devenu roi de France sous le nom de Charles V (1364-1380). A part “ uns tableaux de boys peints de III pièces ou au milieu est le couronnement et à l'un des coztes l'annonciation et de l'austre costé sainte Anne,” on rencontre quatre ou cinq *orfèveries* très remarquables. Que le lecteur en juge par la description suivante prise dans un inventaire de 1379 :

“ 154. Item un ymage d'or de Nostre Dame assiz en une chayère (chaise), et a une couronne d'or sur sa teste, garnie de pierrerie, c'est assavoir huit ballesseaulx, quatre saphirs et douze perles ; et a, en la poitrine d'icelle, un gfermail en façon d'ueue rosette de six perles et un gbalesseau ou mylieu ; et tient ledit ymage, en sa main, un reliquiaire en façon d'une fleur de lys garnye de trois ballesseaulx, trois saphirs et huit perles ; et est, ledit ymage, assiz sur un hault entablement d'argent doré, environné de six ymages à prophettes, et a un gbalesseau ou front devant ledit entablement que saint Joachim et sainte Anne tiennent.....” (p. 44).

“ 871. Item un gbalesseau d'argent doré, en façon d'une chappelle carrée, vaultée par dedens, ouquel est Nostre Dame qui tient son enfant ou géron, et sainte Anne sa mère. Donné par le dit évêque de Paris (Aymeric de Maignac, 1375-1384 (p. 117).

(1) G. de Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, 2e partie, t. III, p. 461.

“ 926. Item ung grant ymage d'argent doré de sainte Anne qui tient Notre Dame en son géron, assiz en une chayère dedens un grand tabernacle voutté, pesant soixante-trois marcs (p. 123).

“ 2610. Item, ung ymage de sainte Anne d'yvire, lequel est en ung tabernacle d'argent à portelètes, où a quatre pièces esmaillées de la vie Nostre Dame ; pesant quatorze marcs cinq onces dix estellins (p. 280).

“ 2611. Item, ung autre ymage de sainte Anne, toute pareille, pesant quatorze marcs cinq onces dix estellins (1).” (p. 280).

A la même époque, Jeanne d'Evreux, reine de France, faisait orner sa Bible de riches miniatures représentant l'histoire de sainte Anne et de saint Joachim, et de plus son inventaire de 1370 porte : “ une chapelle blanche de samit de Lucques semée de lettres d'or, et estoient les orfrois de broderie de la vie Nostre Dame ; ” et de même : “ une chappe a prelat de camocas doutre mer blanc brode a ymages de la vie Nostre Dame dont lorfrois est sur champ d'or a apostres et aigles (2).”

Un peu plus tard, le célèbre émailleur de Limoges, Nardon Pénicaud, exécutait pour la dévotion particulière d'Anne de France, fille de Louis XI, dite *Dame de Beaujeu*, un bijou de piété dont nous donnons ici la reproduction. L'exposition universelle de 1867 en a montré une partie, c'est-à-dire deux plaques d'or, réunies maintenant par une nervure, mais qui ont dû former autrefois les deux volets d'un petit triptyque. Ces plaques sont émaillées sur les deux faces. Au revers sont représentés Charlemagne et saint Louis ; sur la face, d'un côté Pierre II de Bourbon, sire de Beaujeu, avec son patron ; de l'autre Anne de France avec sa patronne debout derrière elle. Ce précieux objet fut vendu en 1863 à M. James de Rothschild pour la somme de 6,110 francs (3). Vu ses petites dimensions, ce triptyque était sans doute pour Anne de France, un objet de toilette, une parure comme en portaient souvent les grandes dames de cette époque. Quoi qu'il en soit, la piété de cette princesse a donné sa preuve magnifique dans un livre que M. Chazaud a édité en 1878 et qui porte pour titre : *Les Ense-*

(1) Jules Labarte, *Invent. du mobil. de Charles V*, Paris, in-4o, 1879, (dans la *Coll. des Docum. inédits sur l'Hist. de France*) aux pages 44, 117, 123 et 280 ; aussi *Revue Archéologique*, 1850, p. 736. Selon M. Douët d'Arceq, le marc doré valait à cette époque 7 livres, 4 sols. Au mois de février 1350, le marc était à six francs. (Leber, *Coll.*)

(2) C. Leber, *Collection relat. à l'hist. de Fr.* (1838), t. XIX, p. 154, 226.

(3) Labarte, *Arts industriels* (1872), t. II, p.

gnements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon. Tout nous a intéressé dans ce volume, jusqu'au catalogue qui le termine, et où nous avons trouvé parmi les manuscrits et livres possédés par la princesse : *Le livre des glorieuses Maries filles de madame sainte Anne* (1).

L'émail de Pénicaut représentant si doucement le patronage de sainte Anne, nous rappelle deux autres pièces charmantes et de même inspiration, deux miniatures sur lesquelles nous reviendrons plus tard dans un article spécial, mais que nous devons signaler ici en passant. Anne de Bretagne a voulu se faire représenter comme Anne de France, en la compagnie de sa sainte patronne, et cette miniature est une des plus belles d'un *Livre d'heures* qui est le plus beau du monde. De même le missel dit "du grand duc de Bedford," au British Museum, nous montre la duchesse Anne, épouse de ce prince, invoquant sa patronne, à côté de laquelle est placée la sainte Vierge avec l'enfant Jésus.

Le même motif se retrouve encore dans deux vitraux anciens. L'un, qui se voit dans la chapelle du Saint-Sacrement à Sainte-Gudule de Bruxelles, nous représente Ferdinand, roi des Romains, frère de Charles-Quint, et sa femme Anne de Hongrie en compagnie de saint Ferdinand et de sainte Anne ; l'autre, consacré à l'empereur Maximilien et à Marie de Bourgogne, dans l'église de Saint-Gommaire, nous montre la sainte Vierge et sainte Anne patronnant les souverains. Et pour ne pas quitter si tôt ce pieux Maximilien d'Autriche, prenons note d'une coupe qui faisait partie de ses bijoux et qu'un document de 1519 décrit ainsi : " Une coupe couverte à deux boullons, ayant sur le feretelet une Nostre Damme et ung saint, avec II escuchons aux armes d'Autriche et de Zassem ; item, sur la manche à ung chastelet, à UNE SAINTE ANNE, à ung saint Sébastien avec ung escuchon, ladicte coupe assize sur trois piets à trois branches, ou il y a aucunes sauces pierres (2)."

Enfin si l'on peut négliger le *Livre d'heures* d'Eléonore Gonzaga, duchesse d'Urbino, malgré la jolie miniature du folio 14 relative à la scène de la Porte dorée, nous aimons à voir dans l'hôtel du fameux Guillaume, prince d'Orange, à Bruxelles, " un tableau ancien, peint à l'huile, sur bois, représentant la Descente (descendance) de madame sainte Anne (3) ;" et nous lisons aussi avec plaisir dans les comptes de la Hampton-Court pour le règne

(1) A.-M. Chazaud, Ouvr. cité (Moulin 1878, in-40), p. 243.

(2) Pinchard, *Archives des arts*, t. III, p. 87.

(3) Pinchard, *ibid.*, t. III, p. 93.

de Henri VIII : " Peinture (*payntyng*) de divers tableaux comme il suit : A. Antonye, peintre, pour la peinture de cinq tableaux se trouvant dans la bibliothèque du Roi : D'abord, un tableau de Joachim et sainte Anne ; ensuite un autre tableau, comment Adam etc (1). "—Si nous ne pouvons tirer de là aucune preuve de dévotion en faveur de Henri VIII et du prince d'Orange, il n'y a d'abord à tout le moins aucune preuve d'indévotion, et ensuite, on le comprend, nous avons plaisir à saluer notre sainte partout où elle a daigné passer.

III

Nous avons fait une concession au sujet des artistes et du mobilier des grands. Peut-être nous faudra-t-il en faire une nouvelle, maintenant que nous arrivons à l'application du nom de sainte Anne. Il n'y a pas de nom que l'on retrouve plus souvent dans les annales historiques, celui de la sainte Vierge excepté. Il se peut, nous l'avouons, qu'il ait pu être donné et porté sans l'annexe d'aucun souvenir pieux, mais il serait injuste et déraisonnable de conclure ainsi d'une manière générale. A part certaines traditions de famille, qui consistent à se transmettre un nom comme une sorte d'héritage, à part l'harmonie du nom lui-même, à part sa popularité, car il y a eu des modes pour les noms comme pour cent autres choses,—on doit pouvoir retrouver ici, au moins quelquefois, ce souvenir pieux dont nous venons de parler. Les temps dont nous nous occupons plus particulièrement, n'étaient pas de ceux où les héroïnes de romans pouvaient être considérées comme des patronnes, et il paraît manifestement que dans les siècles passés, cent fois contre une, l'enfant était confié au baptême à la garde d'un *vrai* saint du calendrier de l'Eglise.

Nous le pensons donc, avec le nom de notre sainte nous faisons un pas vers la vraie dévotion. Et puisqu'il s'agit ici en particulier des personnages historiques ou des grands de ce monde, aucun nom n'a reçu, toutes choses égales d'ailleurs, plus d'honneur que chez eux. Sans avoir fait de recherches spéciales sur un point qui en somme, est d'un intérêt très secondaire, il nous serait facile de nommer,—et nous les nommerons peut-être ailleurs—des centaines de reines, de princesses, de filles de sang royal, de personnes illustres ou par leur naissance ou par leurs alliances avec de grands personnages, qui ont porté le nom de notre sainte. Pour prouver davantage encore sa popularité nous ajouterions à cette liste de

(4) Voir l'appendice de la *Peinture à l'art : Rencontre à la Porte dorée.*

célébrités féminines des noms d'hommes qui appartiennent à l'histoire comme ceux d'Anne, roi d'Angleterre au septième siècle, de Anne Pic de la Mirandole, de Anne de Montmorency, connétable de France, du grand amiral de France Anne de Joyeuse, etc.

Un auteur anglais anonyme a écrit en ces derniers temps l'histoire des prénoms, ou noms de baptême (1) A l'article qui nous intéressait, nous avons trouvé d'abord la forme primitive de l'Hannah hébreu dérivé de Chanaah, et transformé à son tour, en ce qui concerne les noms d'hommes, en Hananiel, Hananiah, Hanno, et même Hannibal (demandant la grâce de Baal). Un peu plus loin nous avons vu que, à Byzance et dans tout l'empire d'Orient, le nom de sainte Anne était le plus populaire de tous, grâce sans doute à un culte qui avait déjà consacré des temples en l'honneur de notre sainte, à Jérusalem et à Constantinople.

Voici maintenant d'après l'auteur que nous citons, quel serait l'itinéraire suivi par le nom de la sainte avant de devenir universellement populaire comme il l'a été. En 988, une fille de l'empereur Basile, nommée Anne, épousa et convertit au christianisme Wladimir, grand prince de Moscovie, et dès lors la plupart des grandes dames donnèrent ce nom à leurs filles, "avec les jolis changements que pouvait inspirer la tendresse," dit notre auteur (*with the pretty changes of endearment*). La petite-fille de cette princesse, Anne de Moscovie, sœur de Harold Hardrada Elisif, emporta son nom en France, où il commença dès lors de se propager.

Sainte Anne devint plus tard la patronne de Prague, en Bohême, et une fête "prodigieuse" s'y célèbre encore annuellement en son honneur. Grandes sont alors les réjouissances de toutes les femmes qui portent son nom, et elles ne sont pas peu nombreuses. C'est de Prague que la princesse bohémienne Anne de Luxembourg l'apporta en Angleterre et le donna à sa fille homonyme Anne Mortimer, par qui le nom fit son entrée dans la maison d'York, et ensuite dans celle des Howard. De là, il passait à Anne de Boleyn, pour devenir bientôt un des prénoms fashionables de l'Angleterre. L'héritière de Bretagne, deux fois reine de France, continue l'auteur anonyme, transféra son nom à ses filleuls, parmi lesquels le plus remarquable fut le connétable Anne de Montmorency. Sa filleule ita-

(1) *History of Christian names* (anonyme), (2 in-8°, London, 1863.)

lienne, Anne d'Este, l'introduisit à son tour dans la maison de Guise (1).

L'esquisse, évidemment, n'est pas complète. On ne dit pas, par exemple, comment au quatrième siècle, parmi les martyres compagnes de sainte Ursule, il y avait une sœur d'un duc Sincerus, une sœur d'un autre duc Helvidius, une fille de grand prince, une sœur d'un roi d'Espagne, portant toutes quatre le nom de sainte Anne (2) ; comment au sixième siècle, le même nom était venu à la sœur d'Arthur, roi de Bretagne ; au septième, au roi d'Angleterre, père des saintes Ethelrède, Ethelburg, et Withburge ; au onzième, à l'évêque de Metz Anne Scarzius, et à la sœur du roi de Danemark, saint Canut. Vraisemblablement, il y a eu d'autres migrations que celles dont on vient de nous parler, et il y a lieu de croire que sainte Anne n'avait pas attendu la fille de l'empereur Basile pour universaliser son nom. Seulement nous savons gré à l'auteur d'avoir fait une place d'honneur à notre sainte dans

(1) *Op. cit.*, t. I, p. 104. L'auteur ajoute les modifications qu'il appelle *varieties of endearment*, et que nous croyons devoir reproduire après lui :

<i>Anglais.</i>	<i>Ecossais.</i>	<i>Français.</i>	<i>Espagnol.</i>	<i>Italien.</i>
Hannah. Anna. Anne. Nan. Nancy. Nanny.	Hannah. Anne. Nannie. Annct.	Anne. Annette. Nanette. Nanon. Ninon. Ninette. Nichon. Nillon.	Ana. Anita.	Anna. Annica. Nanna. Ninetta.
<i>Allemand.</i>	<i>Hollandais.</i>	<i>Danois.</i>	<i>Suisse.</i>	<i>Bavarois.</i>
Anne. Annchen.	Anna. Antje. Naatje. Annechet.	Anna. Annika.	Anne. Annali. Nann. Nanneli.	Anne. Annerl. Nannerl.
<i>Bohémien.</i>	<i>Russe.</i>	<i>Hongrois.</i>	<i>Lithuanien.</i>	<i>Polonais.</i>
Ana. Ancika. Anca.	Anna. Anninka. Anjuska. Anjutka. Annuschka.	Anna. Nani. Panni. Panna.	Ane. Anikke. Annze.	Anna. Anusia.

(2) *Acta Sanctorum*, t. LVII, p. 202, 259, 278.

son livre, et c'est une preuve de plus pour nous que lorsqu'il s'agit des saints, rien n'est à négliger de ce qui se réfère à leur personne ou à l'histoire de leur culte. C'est aussi la justification de la nomenclature que l'on trouvera plus loin dans l'appendice, et dont l'intention se devine sans que nous la disions.

IV

Mais faisons un pas de plus, et qui sait si cette fois nous ne toucherons pas à la vraie dévotion? Peut-être pas du premier coup avec ce "vingt-huitième jour du mois de juillet 1448," où selon un vieux registre: "fut comptée certaine despense extraordinaire faite à Blois par l'ordonnance de madame la duchesse en un dîner qu'elle donna aux frères et seurs de la confrérie de sainte Anne, en l'église de Notre Dame de Bourcemoyen, au dit lieu de Blois, XXIII louis, IIII sous, II d. (1);" mais assez probablement nous y toucherons avec les libéralités de Louis de Blois, d'Anne de Bretagne et de tant d'autres personnages illustres.

(1) De Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. III, p. 337, d'après la *Chambre des Comptes de Blois*, aux *Archives nationales*, k. 270.

(A suivre)

fg Paul-V. Charland
des frères jésuites



ROME ET JÉRUSALEM

RÉCITS DE VOYAGES PAR M. L'ABBÉ DUPUIS (1)

ue de promesses dans le seul titre de ce livre ! Que de souvenirs ces deux noms illustres rappellent ! Que de pensées ils font naître ! Que d'harmonies et de contrastes entre ces deux villes fameuses, Rome et Jérusalem !

L'une a été le tombeau du monde payen, et l'autre le tombeau du peuple juif, celle-ci parce qu'elle avait tué Jésus-Christ, celle-la parce qu'elle avait tué ses disciples.

Le paganisme est mort tout entier parce qu'il ne renfermait pas assez de vérité pour vivre longtemps ; mais le mosaïsme vit encore parce qu'il contient toute la vérité révélée avant Jésus-Christ.

Le peuple juif est bien mort, mais la Synagogue a survécu parce qu'elle est assise sur un livre vivant, et parce qu'elle a été en quelque sorte la crypte sur laquelle l'Eglise catholique a été bâtie. Il faut d'ailleurs qu'elle vive pour être l'immortel témoin du Christ qu'elle a rejeté et mis à mort ! Il faut que, malgré elle, elle remplisse sa mission qui est de conserver, de répandre et publier les livres mêmes qui attestent la préexistence de Jésus-Christ !

Et maintenant, voyez le contraste entre les deux tombeaux fameux qui attirent les pèlerins du monde entier vers les deux villes.

Le Saint-Sépulchre est vide. Car le mort divin qu'on y avait couché en est sorti vivant, et il est remonté aux cieux. Mais le tombeau du Vatican a gardé la dépouille mortelle de Pierre, et cette dépouille est devenue le germe d'un corps nouveau et glorieux qui est l'Eglise ; et, participant à la gloire de ce corps immortel, Rome s'est transformée et est devenue la capitale du monde chrétien !

Le vieil arbre romain qui couvrait jadis l'univers entier de son ombre a pourri sur pied, et les Barbares n'ont eu qu'à le heurter en passant pour le renverser ; mais de cette souche en pourriture

(1) Un superbe volume in-8 sur papier de luxe, de 540 pages, illustré de 40 gravures fines hors texte.
Prix franco, broché \$1.12; relié \$1.62 en vente chez tous les libraires de Montréal et de Québec.

un rameau vert est sorti, et ce rameau est devenu un arbre colossal dans les branches duquel toutes les nations civilisées ont bâti leurs nids.

La Palestine, au contraire, est restée vide, comme le tombeau du Christ. Ce qui faisait autrefois sa vie, c'était le Christ promis, annoncé, figuré, attendu, et enfin vivant. Mais en mourant et en remontant aux cieux l'Homme-Dieu n'a laissé derrière lui que la désolation et la mort dans cette terre ingrate qu'un déicide a souillée à jamais.

Voilà le contraste qui frappe le touriste chrétien, promenant ses méditations dans les deux villes merveilleuses—Rome et Jérusalem ; et voilà l'impression que M. l'abbé Dupuis a traduite dans le beau volume qu'il vient de publier.

L'auteur appartient à la classe des voyageurs enthousiastes, qui sont enclins à embellir plutôt qu'à dénigrer ce qu'ils observent—tout en glissant çà et là des critiques spirituelles et sans aigreur.

Avant d'entreprendre son voyage il y avait longtemps rêvé. Il s'y était préparé. Son imagination avait vu d'avance ce que ses yeux ont pu enfin contempler.

Il était donc dans d'excellentes dispositions pour bien voyager, et pour bien raconter son voyage.

Mais les récits de voyages sont plus périlleux que les voyages eux-mêmes. Ils sont nombreux les écueils cachés dans ce genre de littérature. Feuillotez un peu la bibliothèque des voyages, qui est immense, et vous serez dégoûtés d'y rencontrer tant de formes usées, tant de lieux communs, tant de couleurs fanées, tant d'images vieilles.

Evidemment, le touriste est tenu de décrire les pays qu'il parcourt, les cités qu'il visite, les monuments qu'il admire ; sinon, il ferait aussi bien de se taire.

Mais comment éviter la monotonie dans cette série de descriptions inévitables ?

Pour bien décrire, il faut tout d'abord bien voir, et ce n'est pas tout le monde qui voit bien. Puis, il faut être sensible, être vraiment impressionné par les tableaux de la nature et de l'art. Enfin, il faut avoir de l'imagination, cette faculté maîtresse qui reproduit pour l'esprit, comme la photographie pour les yeux, toutes les choses que l'on a vues.

Avec ces trois qualités, le touriste écrivain trouvera l'expression juste, le mot qui fait image, les tons qui s'harmonisent et les couleurs qui contrastent, les comparaisons qui frappent, la variété qui charme, le mouvement qui donne la vie.

Je me plais à constater que M. l'abbé Dupuis possède les qualités requises, et qu'il a su éviter dans son livre les écueils que je viens d'indiquer.

Sans doute, ce n'est qu'un journal de voyage, et non une suite d'études graves et pittoresques comme certains livres de M. de Vogüé, par exemple. Mais c'est un journal bien fait, écrit au fil de la plume, dans le ton de la causerie familière, facile et gracieuse. Le récit est vif, léger, varié, et court allégrement comme le voyageur lui-même, forcé de tout voir un peu à la vapeur. C'est même un de ses défauts d'être trop rapide et de passer légèrement sur certaines choses que nous voudrions mieux voir, et qui remplaceraient très bien certains détails trop personnels peut-être.

Le style est clair, précis, élégant, aisé, souvent même brillant. Pas de longues périodes sonores et vides. Des phrases courtes et nettes. Des tours ingénieux qui surprennent et réveillent l'attention. Des badinages spirituels qui reposent l'esprit. Des anecdotes amusantes racontées avec verve. Des tableaux variés, des épisodes historiques bien choisis, des descriptions pittoresques, et partout, du mouvement et de la vie.

Il n'en faut pas davantage pour assurer le succès de ce livre, dont le luxe typographique fait honneur à son éditeur, M. Léger Brousseau.

Citons pour finir cette page émue dans laquelle l'auteur raconte son arrivée à Jérusalem :

“ Ici commence l'ascension abrupte et tortueuse des derniers sommets qui servent de piéde-tal à la Ville-Sainte : *Ecce ascendimus Hierosolymam*. Quelle route âpre, raide et sauvage ! Et comme ces hauteurs sont désolées ! Aucune trace de végétation : ce sont partout des montagnes nues et stériles, des rochers brûlés à blanc, calcinés ; tableau désolant qui rappelle ces terrifiantes paroles du Prophète : “ Même l'étranger qui viendra de loin s'étonnera de la misère répandue sur ce pays.”

“ Enfin, au sommet d'un plateau inégal, et derrière un pli de terrain se dessinent les arêtes aiguës du mont des Oliviers. Devant nous et à notre droite, voici des coupoles, des minarets, des maisons aux blanches terrasses et une enceinte crénelée : “ *El Kods !* (La Sainte !) s'écrie le guide.—“ Jérusalem ! Jérusalem ! ” répétons-nous à la suite des anciens croisés. Et alors, descendant de nos voitures, nous chantons avec l'enthousiasme de la foi : *Lætatus sum in atriis tuis, Jerusalem !...*

“ Les yeux mouillés de larmes et tournés vers Sion, nous disons en faux-bourdon le *Lauda Jerusalem* ; puis, silencieux, graves et

pensifs, l'âme inondée d'une joie indicible, nous atteignons bientôt la porte de Jaffa !...

“ Est-il bien vrai que nous sommes à Jérusalem ? N'est-ce pas un rêve ? Hé quoi ! Jérusalem qui nous paraissait si loin, si loin ; Jérusalem dont nous avons appris le nom sur les bancs de l'école, et bien avant celui de Rome et d'Athènes ; Jérusalem qui résume l'Ancien et le Nouveau Testament ; Jérusalem, la glorieuse cité de David et le théâtre non moins glorieux de notre Rédemption, nous en foulons le sol sacré !...

“ Toute notre âme était dans nos yeux ! ”

A. D. Routhier

Juge de la Cour Supérieure à Québec.



SERVICES RENDUS PAR LES MOINES

Fragment des fresques d'Edouard Bendemann au château royal de Prusse.

CHRONIQUE DU MOIS

- I.—40e anniversaire de la proclamation de l'Immaculée Conception. II.—Les intérêts catholiques aux Etats-Unis III.—Lettre apostolique du Pape Léon XIII sur la protection et la conservation des coutumes des Eglises orientales. IV.—Choses de France. V.—Guerre Sino-Japonaise. VI.—Au Canada.

Le 8 décembre dernier était le quarantième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Cette proclamation fut l'œuvre de Pie IX : tout le monde le sait ; mais peu de personnes en connaissent les origines.

M. Arthur Loth en fait ainsi le récit :

“ Chassé de Rome à la suite de la Révolution de 1848 qui avait ébranlé toute l'Europe et dont le contre-coup s'était fait sentir à ses Etats, le Pape s'était réfugié à Gaète, auprès du roi François II, suivi seulement de quelques cardinaux et prélats de sa maison.

Le lendemain de son arrivée, se promenant sur la terrasse du château, en compagnie du cardinal Lambruschini, son secrétaire d'Etat, Pie IX s'entretenait avec lui de l'inanité de ses tentatives de gouvernement libéral à Rome, et, en même temps, il réfléchissait au progrès de l'esprit révolutionnaire et irréligieux dans le monde, au péril de l'Eglise et de la Papauté.

Tout semblait perdu, en effet, à cette heure de catastrophe. L'avenir s'annonçait plus redoutable encore que le présent.

Accablé de ses pensées, Pie IX s'arrête tout à coup, et s'adressant au cardinal Lambruschini : “ Que faire ? ” lui demanda-t-il. — “ Deux choses, répondit, après un instant de réflexion, le pieux et grave cardinal qui avait balancé au conclave les chances de Pie IX : Proclamer le dogme de l'Immaculée Conception et créer l'infailibilité du Pape.

Pie IX fut frappé de cette parole, dont il résolut de faire le programme de son gouvernement, après son retour à Rome.....

Entre la promulgation des deux grands dogmes de l'Immaculée Conception de la Mère du Verbe incarné et de l'infailibilité du chef de l'Eglise, l'Encyclique *Quanta cura*, avec le *Syllabus*, si fortement renouvelé depuis par Leon XIII, vint frapper la grande erreur du libéralisme moderne dans toutes ses expressions, sous toutes ses formes.

Ce grand Pape avait donc fait l'œuvre de Dieu. Il s'était inspiré avant tout de la foi. Proclamer le surnaturel, relever le principe d'autorité dans l'Eglise et dans le monde, détruire les erreurs contraires à l'ordre moral et chrétien : telle avait été sa politique.

Le programme salutaire de Gaète remplit glorieusement le pontificat de Pie IX, si mêlé de triomphes et d'épreuves. Aux joies de 1854 succédèrent les tristesses de 1870 et des années qui suivirent. En 1854, on ne prévoyait pas encore les jours mauvais, lorsque toutes les églises de la chrétienté et toutes les maisons catholiques s'illuminaient pour célébrer la nouvelle gloire de la Vierge Marie, la nouvelle proclamation de la vérité religieuse. Il y a déjà quarante ans de cela !"

* * *

Dans une lettre adressée aux évêques des Etats Unis, Sa Sainteté après avoir félicité les catholiques américains de la générosité avec laquelle ils contribuent à l'œuvre si nécessaire de nos jours du denier de Saint-Pierre, poursuit :

“ Nous les exhortons donc avec confiance à persévérer dans cette pieuse coutume et à lui assurer une organisation telle que leur générosité soit facilitée et même accrue si c'est possible.

Dans ce but, Nous vous rappelons que, pour donner à vos diocèses un gage spécial de Notre affection, Nous avons établi une Délégation apostolique, afin qu'il y ait parmi vous constamment quelqu'un qui représente Notre personne et puisse traiter les affaires les plus importantes en Notre nom et avec Notre pouvoir. Cela Nous a suggéré l'idée de la nouvelle organisation que Nous donnons à l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, à savoir que dorénavant ces offrandes, soit ordonnées par chaque évêque dans son diocèse, soit provenant de dons privés que les catholiques individuellement veulent faire à leur Père commun, soient transmises au délégué apostolique, résidant à Washington, lequel aura ensuite soin de les faire arriver à leur destination avec les indications nécessaires.

Votre générosité sera bien venue et opportune, d'autant plus que Nos besoins augmentent chaque jour, à cause des progrès de la foi, surtout depuis ce que nous avons dit dans Notre dernière lettre apostolique sur l'unité de la foi, Nous avons, à ce sujet, divers projets prêts, desquels Nous espérons, sur de bons indices, qu'ils ne contribueront pas peu à favoriser et à hâter l'accomplissement tant désiré de l'union de tous les chrétiens.”

On annonce l'arrivée de M. l'abbé Rooker, vice-recteur du collège américain du Nord, à Washington, où il remplacera M. l'abbé Papi, en qualité de secrétaire de Mgr Satolli, délégué du Saint-Père aux Etats-Unis. M. l'abbé Papi, une âme candide et un esprit cultivé, jadis père spirituel du collège de la Propagande, parlant couramment l'anglais, avait été nommé, il y a deux ans, par la Propagande à ce poste délicat. Appelé par Dieu à une vie plus haute, il vient d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Déjà alors, l'abbé Rooker avait été pris en considération pour ce poste ; il avait déjà fait ses malles, et se tenait prêt au départ, quand un envoyé du Pape l'a arrêté au débarcadère de Rome.

Le dessein primitif du Saint-Père s'est accompli cette fois.

Cette promotion a sa portée et sa signification. Elève de Mgr Satolli, qu'il a suppléé parfois dans la chaire de la philosophie de saint Thomas à la Propagande, Américain de naissance et très patriote en même temps que très pontifical, ami personnel des des meilleurs évêques du nouveau monde, ayant suivi de près les dernières évolutions des Etats-Unis et le va-et-vient entre Rome et l'Amérique, aimé et apprécié de Léon XIII, qui, un jour, songeait à lui comme successeur de Mgr Satolli à la Propagande, le nouveau et second secrétaire de la Délégation est en puissance de rendre des services supérieurs. Il connaît à la fois Rome et les Etats-Unis, les désirs du Saint-Siège et la situation de son Eglise. Il est, de plus, un partisan éclairé et fervent de la renaissance philosophique provoquée par Léon XIII et des directions pontificales aux Etats-Unis.

Au delà de l'Atlantique, cette promotion exercera un empire heureux et salutaire. Américain, il a les sympathies de ses compatriotes et il sera l'interprète exercé et intelligent des idées romaines et de la direction de Mgr Satolli. La Délégation si attaquée au début apparaîtra ainsi comme le couronnement même de l'Eglise indigène.

* * *

N. T. S. P. Léon XIII vient de donner au monde catholique la lettre apostolique que nous avons annoncée dernièrement, sur la protection et la conservation des coutumes des Eglises orientales.

« Nous considérons, dit le Souverain Pontife, comme une chose de première importance d'apporter notre attention et nos soins, comme nous l'avons toujours fait, à la conservation de la discipline propre des Orientaux. Déjà, dans cet ordre d'idées, Nous avons donné des instructions aux collèges de ces nations récemment fondés, et Nous en donnerons de semblables à ceux qui se fonderont

par la suite, afin que les élèves gardent et observent très scrupuleusement leurs rites, qu'ils en soient instruits et les mettent en pratique. En effet, il y a dans la conservation des rites orientaux plus d'importance qu'on ne peut le croire. L'auguste antiquité dont se glorifient ces différentes sortes de rites, constitue un remarquable ornement pour l'Eglise entière, et atteste la divine unité de la foi catholique.

Par là, en effet, l'origine apostolique des principales Eglises d'Orient apparaissant d'une manière plus probante, on voit se révéler et briller en même temps la parfaite union de ces Eglises avec l'Eglise romaine dès les temps les plus reculés. Et rien peut-être ne contribue plus admirablement à faire éclater le signe de la *catholicité* dans l'Eglise de Dieu, que l'hommage spécial qui lui est rendu par des cérémonies de formes diverses et par des langues antiques, cérémonies et langues ennoblies encore par l'usage qu'en ont fait les apôtres et les Pères. Cet hommage semble presque modelé sur celui qui fut rendu, d'une très noble manière, au Christ naissant, Auteur divin de l'Eglise, lorsque des Mages, partis de diverses régions de l'Orient, *vinrent l'adorer*.

Il convient ici de remarquer que les rites sacrés, bien que par eux-mêmes ils n'aient pas été institués pour démontrer la vérité des dogmes catholiques, les traduisent pour ainsi dire et les expriment d'une manière vivante. C'est pourquoi la véritable Eglise du Christ, tout en s'attachant grandement à conserver inviolables ceux qu'elle a reçus de Dieu même et qui, comme tels, ne peuvent être changés, permet ou tolère parfois quelque innovation dans la forme qui les enveloppe, surtout lorsqu'il s'agit de cérémonies remontant à la plus vénérable antiquité. Par là, en outre, se révèle le principe de son éternelle jeunesse, et l'Epouse du Christ n'en triomphe que plus magnifiquement, Elle dont la Sagesse des saints Pères a reconnu la description dans ces paroles de David : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate... in fimbriis aureis, circumamicta varietabus*.

Donc, puisque la diversité de la liturgie et la discipline orientales, justement approuvée, possède, entre autres mérites, celui de tant contribuer à l'honneur et à l'utilité de l'Eglise, il est plus que jamais du devoir de Notre charge de veiller strictement à ce qu'il ne leur soit apporté par imprudence aucune incommodité de la part des ministres de l'Evangile des pays occidentaux, que le zèle du Christ pousse vers les nations orientales.—Nous maintenons en vigueur les sages et prévoyantes mesures que Benoît XIV, Notre illustre Prédécesseur, a décrétées là-dessus, par sa Constitution

Demandatam, donnée le 24 décembre 1743, sous la forme de lettre au patriarche d'Antioche des Grecs Melchites et à tous les évêques du même rite soumis à ce patriarche. Toutefois un long espace de temps s'est écoulé depuis lors ; la situation de ces pays s'est modifiée, les missionnaires latins et leurs œuvres se sont multipliés. Il en résulte que la même question réclame aujourd'hui certains soins particuliers de la part du Siècle Apostolique."

* * *

La France catholique vient de faire une grande perte en la personne de M. Claudio Jannet. Les anciens abonnés de notre revue savent avec quelle profonde estime elle a toujours apprécié les nobles et très utiles travaux de cet éminent défenseur de l'ordre religieux et social. Il y a deux ans, M. Claudio Jannet nous écrivait : " *La Revue Canadienne* m'a toujours été très sympathique depuis que mon très regretté ami, le sénateur Trudel me l'avait fait connaître, et je me félicite pour elle que vous en ayez pris la direction.

" J'écrirai de bien grand cœur quelques articles pour elle : malheureusement je suis malade et très absorbé par des travaux spéciaux d'économie politique qui ne rentrent guère dans le cadre de la *Revue*..... S'il plaît à Dieu, j'irai faire une visite à mes amis du Canada en 1894....."

Son désir n'a pas été exaucé ; mais les sentiments d'admiration et de vive sympathie qu'il avait inspirés à tous ceux des nôtres qui l'ont intimement connu ne se sont pas un instant attiédi et la perte de cet homme d'élite aussi remarquable par ses talents éminents que par l'exquise bonté de son cœur est un deuil pour eux. *La Croix du Canada* lui a consacré dans les lignes suivantes un hommage bien mérité et auquel nous sommes heureux de nous associer :

" Claudio Jannet était un ami dévoué des Canadiens. Il avait été heureux après son séjour aux Etats-Unis de se retrouver sur le sol du pays qui fut la Nouvelle-France, où se conservait pieusement le souvenir du nom français, au milieu des populations catholiques de la province de Québec. Il ne taisait pas sa satisfaction. Si on relit avec attention sa remarquable étude sur les Etats-Unis, on découvre les inquiétudes qui tourmentent l'auteur sur l'avenir au point de vue moral, et même au point de vue religieux de la grande République américaine. Il ne cache pas sa préoccupation, et l'on sent bien qu'il n'espère que dans les progrès du catholicisme pour mettre un frein à l'esprit positif, à l'absence d'idéal, à la matériali-

sation de l'intelligence qui dominant le peuple américain. La puissance du Dieu dollar l'effraie à juste titre.

C'est qu'il appartenait à l'école chrétienne de Le Play, et plaçait avant la noblesse des écus, celle des sentiments.

Aussi, était-il heureux en venant au Canada de respirer un air moins empoisonné par les influences délétères de la vie matérielle.

Il s'intéressait à la prospérité de notre pays, et eut même—si nous ne faisons erreur, des propriétés dans le Nord-Ouest.

A tous ces titres, nous tenions à rappeler son souvenir à nos lecteurs. Il avait été un collaborateur assidu et fidèle d'une revue française qui compte au Canada des amis nombreux, le *Correspondant*. Nous ne pouvons mieux dire brièvement ce que fut cet homme de bien qu'en reproduisant ici les lignes suivantes consacrées par le *Correspondant* à l'un de ses meilleurs écrivains.

“ Notre éminent collaborateur et ami M. Claudio Jannet nous a laissé le modèle d'une existence laborieuse, honorée et chrétienne. Atteint depuis longtemps d'un mal qui ne pardonne guère, il avait dû subir une opération redoutable aux suites de laquelle sa constitution un peu frêle n'a pu résister.

Qui n'a entendu, dans nos congrès d'économie sociale ou nos assemblées de charité, cet orateur d'apparence un peu chétive, à la voix faible et voilée au début, mais dont l'accent s'échauffait avec l'action, et dont la parole convaincue et pénétrante finissait par s'imposer avec autorité? C'est que l'homme n'était pas seulement une intelligence très large et très cultivée, mais une âme ardente et croyante qui brûlait de communiquer sa foi aux autres.

Foi politique, foi religieuse, il les a servies toutes les deux du même zèle, du même dévouement, sans les séparer, jusqu'à son dernier souffle. Nous n'avons pas à rappeler ici ses remarquables travaux; nos lecteurs ont pu en apprécier mieux que d'autres toute la science forte et sûre, toute la haute valeur morale et littéraire, car Claudio Jannet n'était pas seulement un penseur et un savant, mais un écrivain plein de clarté de précision et d'élévation.

Professeur d'économie politique à l'Institut Catholique de Paris, il ajoutait à cet enseignement un peu épuisant pour sa santé fragile, la collaboration périodique dont il enrichissait *Le Correspondant*, sans parler des solides ouvrages dont la réputation dépassait nos frontières, ni des discours et des conférences où son ardeur à propager des idées fécondes ne ménageait pas assez ses forces.

Il a succombé prématurément à la tâche, à peine âgé de cinquante ans, et si le monarchiste fidèle n'a pas vu le triomphe de ses espérances, si le vaillant adversaire des utopies destructives n'a pas vu

leur certaine et irrémédiable défaite, du moins, le ferme chrétien a pu entrevoir, sous les bénédictions suprêmes la récompense méritée par sa laborieuse et noble vie..."

* * *

On annonce la mort de M. Burdeau, président de la chambre des députés, en France. Cet homme remarquable par son intelligence avait mis les talents dont la Providence l'avait doué, au service de l'impiété. Il s'est distingué entre tous les ennemis de notre foi et des libertés catholiques par la violence et l'étroitesse de sa haine : cette haine l'avait emporté jusqu'à l'abominable pensée de mettre ses concitoyens catholiques hors du droit commun.

En ces dernières années, l'étude et l'expérience des grands intérêts du pays paraissaient avoir élargi et pacifié son esprit, émoussé ses préjugés, entrouvert pour lui de nouveaux horizons. On a raconté que l'assassinat de M. Carnot l'avait profondément impressionné, et qu'en présence du président agonisant il s'était écrié, s'adressant au vénérable archevêque de Lyon : "Quelle leçon, Monseigneur !"

Si ce récit est vrai, M. Burdeau n'a pas longtemps persisté dans la bonne voie où il était entré, car il a eu le suprême malheur de faire refuser au prêtre l'entrée de sa chambre de moribond.

Le gouvernement de la république ne lui en a pas moins fait des funérailles nationales qui ont été de plus une manifestation libre-penseuse.

Une démarche a été faite par un député, ami de la présidence, auprès de Mme Burdeau, en vue de rendre possibles des obsèques religieuses. La veuve a objecté la volonté formelle de son mari.

Tout commentaire est inutile. Mais il faut constater que le gouvernement qui proposait et la Chambre qui a voté le crédit destiné aux obsèques nationales de M. Burdeau, se sont mis d'accord pour faire outrage aux sentiments religieux de l'immense majorité du pays. En organisant la pompe civile par laquelle on croit honorer la mémoire de M. Burdeau, les gouvernants republicains ont montré une fois de plus comment ils comprennent la neutralité dont ils se targuent.

C'est une nouvelle leçon, qui servira peut-être à éclairer tant d'aveugles plus ou moins volontaires. Souhaitons qu'en effet elle ne soit pas perdue.

* * *

Un autre homme jadis célèbre et l'idole de son pays, vient de mourir au milieu de l'indifférence générale. M. Auguste Roussel lui consacre l'article suivant remarquable autant par sa modération que par la justesse des réflexions qu'inspirent une telle fin après une telle existence.

"Heureux qui meurt à propos," écrit mélancoliquement, aujourd'hui, M. Emile Ollivier, dans un article qu'il consacre à M. de Lesseps. Et de fait, s'il était mort il y a trois ans, l'homme qui rendit son nom célèbre par le monde entier, eût obtenu des funérailles royales, et tout un peuple eût escorté son char funèbre.

Mais l'homme ne mesure pas la durée de sa vie et, destiné presque toujours à l'épreuve dans ce monde, il l'est aussi parfois au châtement. Quand la renommée ceignait de gloire Ferdinand de Lesseps, qui s'est souvenu de ce fait, qu'au début de sa vie politique, étant à Rome en un poste diplomatique, il avait fait le jeu des révolutionnaires ameutés contre la royale souveraineté du Vicaire de Jésus-Christ ? Qui s'est rappelé encore qu'il avait fait partie de la secte maçonnique et ne l'avait jamais désavouée publiquement ?

A propos de cette fameuse entreprise du canal de Suez, dont bénéficiera longtemps sa mémoire, un écrivain des *Débats* dit aujourd'hui que M. de Lesseps "a corrigé l'œuvre de Dieu." Ce mot épouvantable, car il ferait supposer chez celui qu'on juge ainsi, des visées d'orgueil qui donneraient encore mieux les raisons de sa chute.

En réalité, si l'on examine toutes les phases de cette vie si mouvementée, l'on observe qu'après le succès de Suez il semble frappé d'aveuglement. Toutes les difficultés et, pour ainsi dire, les impossibilités de l'entreprise de Panama, nombre de personnes les touchaient du doigt, et il ne semblait pas possible qu'elles lui fussent cachées ou qu'il n'en tint pas compte. Comment s'obstina-t-il à mettre son seul nom en balance avec ces montagnes d'obstacles ? Comment surtout ne voulut-il pas voir la disproportion monstrueuse qu'il établissait entre l'effort financier à produire et les résultats de cet effort ? Voilà ce qui reste inexplicable, même après le procès de Panama, si l'on ne cherche pas les mobiles ailleurs que dans les vraisemblances extérieures.

Pour tout dire, le ressort moral manquait ou s'était distendu dans cette intelligence, par ailleurs si bien douée. Avant M. Feuille et M. de Camors, les moralistes chrétiens avaient observé, de longue date, que l'honneur mondain est une règle fort insuffisante de la loi morale, et que seule, la religion peut garder intact même l'honneur humain.

L'exemple de M. de Lesseps est une preuve éclatante à l'appui de cette thèse, et c'est la leçon qu'il faut retenir des péripéties de sa vie publique. Aussi est-il impossible de s'en taire, même avec le sérieux espoir que, dans la retraite où le malheur l'avait plongé, la triste victime d'une entreprise qui en a fait tant d'autres, a pu connaître et goûter la douceur des miséricordes d'en-haut, toujours si largement données au moindre désir d'un sincère repentir.

*
* *

Nous avons parlé, dans notre dernière chronique de la trahison d'un Juif, le capitaine Dreyfus, attaché au ministère de la guerre, à Paris, et de la pression puissante qu'exercerait sûrement la juiverie cosmopolite qui commande aujourd'hui en France pour sauver le coupable.

Cela n'a pas manqué et M. Dupuy, lui-même, le premier ministre, n'a pu s'empêcher de le constater publiquement :

—Jamais je ne m'étais préoccupé sérieusement, a-t-il dit, de ce qu'on est convenu d'appeler la puissance juive. Cela me semblait une pure invention des antisémites. Je m'aperçois aujourd'hui qu'elle est un fait—un fait alarmant—que le gouvernement aura le devoir bientôt d'envisager avec sang-froid.

Je songe, en parlant ainsi, à l'énorme poussée que, depuis l'arrestation du capitaine Dreyfus, nous sommes obligés de subir. Jamais je ne me serais douté qu'il y eût chez les Juifs une telle solidarité, un tel ensemble dans les vues !

Et le gros Auvergnat, pour citer un exemple à l'appui de son dire, ajouta :

—Je sais qu'on a osé promettre un million à l'officier-rapporteur s'il consentait, non pas à conclure à l'innocence de Dreyfus, mais seulement à émettre un doute sur sa culpabilité.

Heureusement, cette dangereuse influence n'a pas empêché la cour martiale de faire justice.

Dreyfus a été condamné à la réclusion perpétuelle dans une enceinte fortifiée, les lois françaises actuelles n'autorisant plus la peine de mort pour trahison en temps de paix.

Les Français ouvriront-ils enfin les yeux sur les dangers de la juiverie qui conduit leur pays à l'abîme ? Espérons-le, sans trop y compter.

*
* *

Tandis qu'en Europe les gouvernements, en cela pleinement d'accord avec le sentiment général et le vœu des peuples, paraissent tous animés d'un esprit sincèrement pacifique et s'efforcent de

résoudre, ou tout au moins d'ajourner les questions qui pourraient troubler les relations internationales, là-bas, en Extrême-Orient, la guerre victorieuse que le Japon fait à la Chine pourrait bien amener des complications dont le contre-coup se ferait sentir en Occident.

Ces prévisions pessimistes étonneront peut-être au moment où l'on parle de négociations sérieusement engagées entre la Chine et le Japon. La raison de nos craintes c'est qu'il est singulièrement plus difficile de conclure la paix que de déclarer la guerre, surtout dans le cas dont il s'agit. Si le Japon et la Chine restaient seuls en présence, le vainqueur dicterait la loi au vaincu, avec plus ou moins de sagesse et de modération, mais après tout ce serait bientôt fait et la conclusion de la paix, au point où en sont les choses, ne tarderait guère. Ce qui complique le problème, c'est que les grandes puissances européennes, et entre toutes, l'Angleterre et la Russie, sont intéressées aux conditions éventuelles de cette paix : et par surcroît, l'Angleterre et la Russie paraissent avoir des intérêts contraires qui pourraient facilement les conduire au plus redoutable conflit. Aussi les gouvernements des deux nations s'efforcent-ils, en ce moment, de trouver les bases d'une entente qui leur permettrait d'imposer ensemble au Japon victorieux, au moyen d'une pression diplomatique irrésistible, une modération que les deux grandes puissances estiment nécessaire au maintien d'un certain équilibre en Extrême-Orient, c'est-à-dire au respect de leurs vues d'avenir.

Ce sont ces tentatives, ces efforts qui ont fait parler d'un rapprochement de la Russie et de l'Angleterre, à très bon droit, puisque pour s'entendre il faut se rapprocher et c'est pourquoi il semble bien que c'est au fond de l'Orient que présentement la paix de l'Europe peut être ou consolidée ou troublée.

* * *

Le grand événement du mois, au Canada, a été la mort subite et imprévue du premier ministre, sir John Thompson.

Sir John Thompson était allé au château de Windsor pour y prêter serment à la reine comme conseiller privé de la couronne. Il devait dîner et coucher au château comme hôte de sa souveraine. Mais un peu après la séance du conseil où il avait prêté serment, en commençant le *luncheon* en compagnie de ses collègues du conseil privé, il fut saisi d'un malaise subit et s'affaissa. On lui administra un peu de cognac, et cela parut le réconforter un peu. Mais

quelques minutes après, et alors que le docteur Reid prévenu aussitôt lui prodiguait les soins les plus empressés, sir John expirait tout doucement.

On le transporta dans une salle du château, et c'est là que le coroner a fait l'enquête.

La nouvelle immédiatement télégraphiée au Canada, y a causé une grande sensation.

Tout le monde s'accorde à reconnaître aujourd'hui les éminentes qualités qui distinguaient sir John Thompson ; en particulier, sa droiture son dévouement désintéressé au bien du pays. sa belle et vaste intelligence. Méthodiste converti au catholicisme, sir John Thompson, sut imposer à ses anciens coréligionnaires le plus grand respect pour ses convictions sincères et profondes.

On a pu blâmer sa conduite en ce qui regarde les écoles catholiques du Manitoba et du Nord-Ouest ; mais il faut tenir compte de la répugnance que les catholiques manitobains eux-mêmes avaient pour le désaveu de la loi scolaire et aussi de la rédaction défectueuse de la constitution sur ce point.

Son désir évident était de rendre justice aux catholiques ; personne n'en doute. Tout ce que l'on peut critiquer, ce sont les moyens qu'il a pris pour arriver à ce but.

M. Mackenzie Bowell a été appelé à prendre la succession de Sir John Thompson et à reconstituer le cabinet.

On s'accorde à reconnaître que M. Bowell est loin de posséder les aptitudes exceptionnelles de son prédécesseur. Le nouveau premier ministre, en outre, appartient à la secte orangiste et cela n'est pas de nature à le recommander à la faveur des catholiques. Néanmoins, il passe pour un homme modéré, exempt de préjugés et d'esprit fanatique.

Il a combattu en faveur des écoles séparées dans la province d'Ontario, ce qui est assurément une bonne note.

Le personnel du ministère reste à peu près le même et il y a eu très peu de changements dans la distribution des portefeuilles.

On croit généralement que cette réorganisation n'est que temporaire et que le véritable successeur de Sir John Thompson sera Sir Charles Tupper, actuellement haut commissaire à Londres.

LE STICK

CHAPITRE I

—Voici le compartiment des dames seules.

—Complet!... pas de chance!

—Celui-ci est vide, tu y seras bien.

—Seule! Oh non! J'aurais peur à chaque station de voir monter un rastaquouère... tenez, j'aperçois là deux vieilles têtes inoffensives.

—Mais les deux autres coins sont pris.

—Qu'importe! adieu mon oncle et merci.

Elle releva sa voilette, offrit sa joue à la barbe blanche du vieux monsieur qui l'accompagnait, et monta lestement les marches du wagon.

—J'écrirai demain à ma tante.

—Nous serons contents d'avoir des nouvelles de ton voyage.

—Il n'est pas long, heureusement!

—N'oublie pas de t'arrêter encore à Amiens en repartant pour Paris.

—Certainement, c'est promis.

—Bien des choses à Vuillers.

Elle eut un petit rire malicieux :

—Je leur dirai que, malgré mes instances, vous n'avez pas voulu venir les voir avec moi.

—Méchante, tu sais bien que vouloir et pouvoir ne s'accordent pas toujours.

—Soyez tranquille, ils ne me croiraient pas si j'essayais de vous calomnier... maman m'étranglerait... adieu, à bientôt.

—Bon voyage, écris-nous demain.

—Demain sans faute, adieu, adieu, mon petit oncle.

Le train s'ébranlait, elle quitta la fenêtre où elle s'était accoudée pour causer, et murmura une excuse en frôlant les genoux du respectable ménage qui s'y faisait vis-à-vis.

—Acceptez ce coin, Madame, dit un voyageur en venant vivement prendre place au milieu de la banquette.

Un souriant : " je vous remercie, Monsieur " le récompensa de ce bon mouvement, elle escalada les pieds goutteux d'un gros Mon-

sieur qui la séparait de l'extrémité du wagon à elle cédée si galamment, et s'assit en face d'une énorme dame dont la perruque rousse frisottait sous les roses écarlates d'un chapeau abracadabrants, un teint de tomate, une robe chaudron à galons d'or, un mantelet surchargé de passementerie et de jais clair de lune parachevaient ce type flamboyant de marchande à la toilette.

— Est-ce pour fuir cette caricature qu'il m'a offert son coin, pensa la voyageuse, l'autre ménage là-bas est l'antipode de celui-ci, il semble comme il faut, et ce jeune homme aussi, mais quand il cessera de m'épier par-dessus son journal j'en tirerai mieux l'horoscope.

Elle prit dans le fourreau de toile grise qui enveloppait ses parapluies et ombrelles un numéro de la *Revue du Monde catholique* et en jeta l'enveloppe à ses pieds après l'avoir froissée ; le jour baissait, il lui fallut bientôt se contenter d'en couper les pages sous le regard toujours furtivement inquisiteur de son voisin de biais.

— Qui donc est-elle ? se demandait-il, j'ai déjà vu ses traits... où ?... quand ?... jolie... blonde, de beaux yeux expressifs, gracieuse, l'air si doux... je la connais pourtant ! voyons donc ; elle ressemble à quelqu'un... non, à quelque chose... j'y suis ! à la grande photographie qu'Hermine a sur son piano, robe blanche décolletée : oui, c'est cela, tout à fait, sauf la toilette ; elle est encore vêtue de noir et porte le bandeau de veuve, il y a cependant trois ans, quatre ans même que M. de Lusson est mort des suites d'une fluxion de poitrine attrapée le jour même de son mariage... si je pouvais ramasser l'adresse de sa revue je serais fixé ; ... elle va à Vuillers... Vuillers, ce nom n'est-il pas celui de ses parents...

Ses inductions furent interrompues par les interpellations criardes que la dame mastodonte adressait à son gros mari.

— Dis donc, Eloi, tu n'as pas emporté tes pantoufles fourrées je parie ! et ton rapport sur les betteraves, où l'as-tu mis ! Il faut le lire à Antoine tout de suite en arrivant, tu sais bien, car Julien n'en parlera pas, il est si occupé avec ses fourneaux économiques ! belle invention, cette soupe populaire ! on ruine les bourgeois en souscriptions pour engraisser des anarchistes, appâter des dynamiteurs ; si on ne les nourrissait pas si bien ils s'en iraient ailleurs, nous en serions débarrassés. Au lieu de ça on réchauffe tous ces serpents dans notre sein et, pour remerciement, ils nous font sauter.

La jeune voyageuse ne put réprimer un sourire : le vaste asile qu'eussent trouvé les serpents dans le sein plantureux de cette grosse femme lui parut fameux !

Celle-ci prit au vol ce sourire pour une marque d'approbation et d'un air aimable :

—Y a-t-il aussi des fourneaux à Amiens, madame ?

—Je n'habite pas Amiens, madame, mais je ne doute pas qu'il y en ait.

—Certainement, car dans les grandes villes les mendiants et les vagabonds sont plus exigeants que dans les petites localités.

—Les fourneaux économiques, repartit la jeune femme, sont, je crois, organisés surtout dans le but de venir en aide aux nombreuses familles : le salaire d'un seul ouvrier ne peut pas toujours procurer à tous les siens pain, gîte, vêtements, chauffage, suffisant en hiver.

—Ils n'ont qu'à faire des économies l'été.

—Ce serait prudent, mais si, pour une cause ou une autre, ils n'ont pas de fonds de réserve, on ne peut pourtant les laisser mourir de faim.

—Oh ! ils savent bien s'arranger pour ne pas périr, je vous en réponds.

—Oui, quand on les secourt à temps ! j'ai vu cet hiver à Paris une famille pauvre, qui à quatre heures du soir n'avait rien mangé depuis la veille.

La grasse rentière fit un geste incrédule.

—Ils étaient huit dans un taudis obscur, sans fenêtre, d'où la police leur avait signifié plusieurs fois d'avoir à déguerpir par mesure de salubrité publique ; là, sans meubles, sans feu, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer, ils priaient Dieu en pleurant, le père sortait de l'hôpital, une de mes amies avait causé avec lui, et par bonheur avait inscrit son adresse sur la liste des gens à visiter.

—Pourquoi ne restent-ils pas dans leurs villages aussi !

—Les gros salaires des villes les attirent, puis la pauvreté règne à la campagne comme ailleurs ; je connais certains enfants de Vuillers...

Se reprenant : certains enfants de pauvres, veux-je dire, qui ne vivent que de pain sec, de pommes de terre et d'un peu de lait de chèvre ; leur mère, veuve, met le dimanche du saindoux sur leurs tartines faute de beurre, et peu de chose sur leur corps en guise de vêtements.

—Excepté les veuves chargées d'enfants, vous conviendrez, madame, que les gens ne sont pauvres que par paresse et désordre ?

—Ou par suite de maladie.

—Ceux-là vont à l'hôpital.

—Oui, mais chez eux plus de travail, par conséquent plus de paye et la gêne arrive au galop ! Rien de plus doux alors que de la leur atténuer autant qu'on le peut.

— Pourquoi tant discuter avec cette affreuse pastèque, pensait le jeune homme, c'est trop de bonté ma foi ! elle ne s'en fera jamais comprendre... Ah ! la voici de mon avis ! elle se peletonne dans mon ex-coïn et ferme les yeux, pour clore l'entretien sans doute !

Le réflecteur du wagon estompait l'ombre de ses cils châains et affinait l'ovale de son visage dont les lignes gracieuses peu régulières à l'analyse conservaient au repos l'expression d'indicible douceur et de charme magnétique qui captivait de plus en plus le voyageur attentif.

La chaîne d'argent d'un rosaire noir qu'elle dissimulait dans ses mains s'égrenait lentement entre un pouce et un index révélateurs. Elle parut se réveiller à la station d'Albert et regarda, non sans une nuance d'inquiétude, le vieux couple muet s'en aller.

— Vous êtes bien jeune pour voyager ainsi toute seule, dit la grosse commère à qui rien n'échappait, allez-vous encore loin ?

— Je descends à Arras... pour prendre une autre ligne, répondit-elle évasivement,

— Une autre ligne, une petite ligne alors ?

— Oui.

— Oh ! c'est bien pis ! la nuit sans défense, on entend parler de tant d'aventures ! il y a tous les jours des crimes sur le journal. — Visiblement ennuyée, la jeune femme se replongea dans un somme libérateur jusqu'à ce que ses obèses voisins commençassent leur remue-ménage de départ.

— A leur exemple, rassemblons nos affaires, se dit-elle, heureusement le tête-à-tête ne sera pas long, me voici bientôt arrivée.

Elle prit à la main son sac et son rouleau de parapluies, toute prête à descendre à la prochaine station. Dès que le train bruyamment évacué par le couple lourdaud eut repris son élan, le jeune homme vint s'asseoir en face d'elle.

— Madame, voulez-vous me permettre de relever cette vitre ?... l'énorme Bouddha féminin qui nous tenait lieu de paravent empêchait l'air froid de pénétrer ici... ajouta-t-il en souriant.

— Un signe d'assentiment lui répondit seul.

— Ferme-t-il pour m'étrangler sans que je puisse me faire entendre, pensa-t-elle, cette contre- façon de Bouddha était-elle prophète !... Non, il n'a pas l'air d'un assassin... faisons encore semblant de dormir et surveillons-le à travers cils par prudence.

Il jouait avec le galon de l'appuie-bras en monologuant à part lui :

— Est-ce M^{me} de Lusson ?... M^{me} de Lusson était-elle bien Mlle de Vuillers ? Voilà ce qu'il faudrait savoir !... Je pourrais lui parler

de ma cousine de Sauleville chez qui j'ai vu sa ravissante photographie : car c'est la sienne, évidemment, c'est la sienne, vue de près tous les traits sont les mêmes..... Le savoir-vivre me commande de ne pas interrompre ce simulacre de sommeil... Ah ! qu'un déraillement serait le bien venu !!!!! Son air sérieux, presque rigide à présent, n'est guère encourageant... Mazette ! nous entrons déjà en gare d'Arras !

—La dormeuse se leva.

Il résolut de brûler ses vaisseaux.

—Madame, commença-t-il.

—Monsieur, est-ce par ici qu'on descend ?

—Oui, Madame, permettez...

Dans son empressement à lui éviter la peine d'ouvrir la portière, son assurance s'évanouit.

Elle, gentiment, avec l'aisance de quelqu'un qui reprend pied au port :

—Merci, monsieur... et merci encore une fois de ce coin, elle ajouta avec un sourire de sirène :

Votre générosité est récompensée, vous en avez quatre au choix, maintenant, pour vous seul !

—Il ne m'en faut pas tant... je regrette...

—Bonjour maman, bonjour Geneviève, quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle, joyeuse, en sautant à terre.

Les embrassades furent tendres.

—Nous avons pris prétexte de quelques commissions pour venir au-devant de toi.

—J'en suis ravie, papa va bien ?

—Très bien, il t'attend avec impatience... le son de leurs voix s'éteignit.

—La voici en sûreté dans le giron maternel, avec Geneviève,....sa sœur, jolie personne aussi, elles se ressemblent.

Il ramassa l'enveloppe tant convoitée et, après l'avoir défroissée, lut :

“Baronne de Luson, 104, rue de Madrid.”

—Elle ! c'est bien elle, j'en étais sûr. Quel dommage de n'avoir pas osé lui parler ! Hermine ne manquerait pas de me traiter de jeune premier flappi, à bec jaune ... j'entends d'ici ses épigrammes, elle aurait raison, j'ai agi en serin !—Mais la contrainte que vous m'avez fait subir aura sa revanche, Madame la Baronne, je vous intriguerai à mon tour, je vous retrouverai.....

CHAPITRE II

Deux jours plus tard Geneviève entra en courant dans la chambre de sa sœur.

—Marthe, tes lettres, en voilà une recommandée, le facteur attend.

—Cette lettre est timbrée de Lille, j'ignore de qui elle peut venir, dit Marthe en ouvrant l'enveloppe; tiens! un billet de cent francs!... elle lut à demi-voix :

“ Pour la famille pauvre de Vuillers qui ne mange que du pain sec; offrande confiée aux mains charitables de sa gracieuse avocate.”

—Il n'y a pas de signature, fit-elle de plus en plus surprise.

—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Geneviève intriguée à son tour.

—J'ai parlé de cette famille avant-hier en wagon à une grosse dame peu amie des malheureux, en paroles du moins, peut-être est-ce une amende honorable de sa part... mais elle est descendue à Boisieux et l'envoi vient de Lille!

—Elle y est peut-être allée hier, dit Geneviève, ou d'autres voyageurs, ayant entendu votre conversation, veulent te donner une marque d'approbation; c'est très flatteur, sais-tu!... cette idée te fait rougir!

Une teinte chaude montait en effet aux joues de Marthe tandis qu'un soupçon lui traversait l'esprit: Le jeune homme qui l'avait épiée à la dérobée continuait sa route vers Lille, lui...

Ce don mystérieux défraya la causerie du déjeuner, il fallut que Marthe dépeigne tout le compartiment depuis le vieux ménage placide et le couple obèse jusqu'au Monsieur à la blonde moustache, à l'air martial et distingué dont elle avait accepté le coin.

—Tu as fait sa conquête, disait sa sœur, cette offrande est un hommage de lui assurément! ta “Bouddha” mastodonte n'est pas capable d'une telle générosité.

Marthe repoussait trop vivement cette dernière hypothèse pour ne pas la partager tout en s'en défendant:

—D'abord il ne sait ni mon nom ni mon adresse.

—Quelqu'un de connaissance les lui aura dits à la gare d'Arras, ripostait Geneviève je regrette bien de n'avoir pas fait attention à lui quand tu es descendue!

—Enfin, concluait sa sœur, peu importe que ce soit de Pierrot, Colombine ou Ravachol, ce secours vient toujours plus ou moins directement de la Providence; nos pauvres y feront fête.

L'aumône fut distribuée sans retard avec recommandation de prier pour le donateur anonyme—puis on n'en parla plus.

Seule, Geneviève taquinait encore sa sœur, quand une écriture étrangère ou une enveloppe bizarre apparaissait dans son courrier.

—Ceci est pour la famille au pain sec ! pas constant, ton inconnu, il devrait bien penser que son billet est dévoré maintenant. Qui sait ! il fait peut-être la navette entre Arras et Amiens pour attendre ton retour.

Ce retour s'effectua au début du carême. Marthe était rappelée instamment à Paris par ses beaux parents qui ne pouvaient s'en passer longtemps ; elle leur avait adouci la perte de leur fille, son amie intime enlevée à 18 ans par une fièvre cérébrale et quand René de Lusson mourut aussi, sa jeune veuve maîtrisant son propre chagrin, se dévoua complètement à eux en s'efforçant de remplacer leurs deux " invisibles ! "

Ce double deuil accroissait la haute dévotion de M. et M^{me} de Lusson ; l'âme ardente et pure de Marthe les suivait dans cette ascension religieuse et les devançait parfois sur le terrain catholique mis par sa jeune ardeur au-dessus de tout, y compris les antiques et royales préférences de son beau-père ; une amicale escarmouche à ce sujet ou un ingénieux rappel des souvenirs de Frosdorf le déridait toujours quand de funèbres pensées menaçaient de l'assaillir ; il avait la passion de la musique et jouait même du violoncelle ; elle le contraignit de s'y remettre sous le prétexte de lui procurer à elle le plaisir de l'accompagner sur le piano. Lui et sa femme avaient aimé le monde autrefois ; elle réorganisa leurs whists intimes, et réunit quelques-unes de ses amies le soir pour exécuter des morceaux d'ensemble. Enfin elle était l'âme de cet intérieur désert qui retombait dans le silence et la désolation dès qu'elle s'en éloignait.

Son arrivée fut donc une vraie résurrection rue de Madrid, bientôt elle voulut recommencer les petits thés des années précédentes. Elle mûrissait ce projet en se rendant un jour chez Durand Schenwerck pour y prendre de la musique nouvelle. Parvenue devant le café de la Paix, voulant traverser le boulevard, elle s'engage dans l'enchevêtrement des voitures qui fourmillent en ce vaste et dangereux carrefour. Déjà elle est à mi-chemin d'un refuge, quand un Monsieur venant en sens inverse la salue vivement, elle tressaille.

—Lui !... le voyageur d'Arras ! de Lille !

Cette seconde de surprise manque être fatale à la jeune femme : un tilbury arrive au trot, la vapeur tiède des naseaux du cheval

l'effleure, elle se sent perdue... Mais celui-ci se cabre au choc d'une canne qui en lui cinglant le poitrail se brise contre un des brancards ; une brusque impulsion porte Marthe sur le refuge où le bras qui l'a enlacée l'abandonne saine et sauve.

—Excusez-moi, j'ai dû vous donner une forte secousse... voulez-vous, Madame de Luson, que je fasse avancer une voiture ?

Elle, très pâle, répond par un signe affirmatif. Le voyageur, car c'est lui-même, hèle un fiacre qui passe, elle y monte machinalement.

—104, rue de Madrid, dit-il au cocher.

—Merci, murmure-t-elle faiblement.

Il sourit, s'incline, ferme la portière et disparaît pendant que les curieux rassemblés sur le refuge regardent la voiture s'éloigner.

—Elle l'a échappée belle !

—Avez-vous vu le coup de temps ?

—Le cheval allait la renverser !

—Si le Monsieur ne s'était pas retourné si vite elle serait en miettes à l'heure qu'il est.

—Ce serait dommage, elle est gentille.

—Le Monsieur a raté le coche il aurait dû monter à côté d'elle.

—Surtout la voyant pâle à se trouver mal.

—On pâlerait à moins !

—C'est sûr.

Marthe chemin faisant fondit en larmes, ses nerfs ébranlés se détendaient, puis elle fit un signe de croix et dit tout haut :

—Merci, mon Dieu ! merci de m'avoir sauvée!... Lui n'a été que votre instrument pour cela et...n'est-il pas cause du danger que j'ai couru ? suis-je étourdie... c'est impardonnable ! cette seconde distraction pouvait me coûter la vie. J'ai eu bien peur ! moi qui croyais ne pas craindre la mort!...Bon ! je ne lui ai pas même demandé son nom. Comment sait-il le mien ? et mon adresse ici ? Quelle rencontre extraordinaire ! Je ne me vanterai de rien à la maison on ne me verrait plus sortir sans appréhension redoutant que je me fasse écraser !

Quand son fiacre s'arrêta devant le n° 104 un gamin essoufflé lui présenta un pommeau d'or au bout d'un morceau de stick cassé.

—V'la le manche de la canne qui a arrêté le cheval... je l'ai ramassé par terre... les voitures m'ont empêché de passer avant que la vôtre ne file... alors j'ai couru après pour vous le donner, car le Monsieur était parti.

Très émue, Marthe examinait ce tronçon brisé où étaient gravées les initiales J. S., surmontées d'une couronne de vicomte.

—Merci, mon ami, voilà pour ta peine.

Les yeux de l'enfant brillèrent au reflet du louis de dix francs qu'elle lui remit !

—Ecoute, ajouta-t-elle, peut-être aurais-je des commissions à te confier, dis-moi ton nom et ton adresse.

—Charles Bonjon, carrefour des Petites-Ecuries.

C'est là que demeurent tes parents ?

—Oui, Madame.

—Tu vas à l'école ?

—On ne m'y envoie pas, je travaille pour p'pa, j'fais ses courses.

—Quel métier fait ton papa ?

—Il est corroyeur.

—Fabrique-t-il des courroies pour couvertures de voyage ?

—Oh oui ! de toutes sortes.

—Eh bien, dis-lui de m'en faire une en cuir noir. Attends, je vais expliquer cela sur ma carte... Cocher, je vous garde à l'heure. Elle écrivit quelques lignes et les donna au petit garçon.

—Quand tu m'apporteras cette courroie il faut demander à me parler, tu entends ?

—Oui Madame, fit-il enchanté.

—Cocher, menez-moi chez Verdier, le grand marchand de cannes sur les boulevards. Au revoir, mon petit Charles.

—Cet enfant semble intelligent et honnête, se dit-elle en la voyant s'éloigner d'un pas joyeux, cette canne, ramassée par lui dans le ruisseau, me servira de ligne pour l'en repêcher, s'il plaît à Dieu... Vicomte J. S., vous m'avez sacrifié ce beau stick, il est juste que je vous le rende réparé ... lorsque votre incognito aura pris fin.

CHAPITRE III

Chère Marthe,

“ Je t'enlève à trois heures pour l'Hippique, tiens-toi prête et surtout pas de “ mais ” ni “ d'impossible ”. Personne ne m'accompagne aujourd'hui ; je m'adresse à ton bon cœur pour ne pas m'y laisser aller seule ! et je meurs d'envie de passer cette journée avec toi, ma chérie. A tout à l'heure.

“ HERMINE.”

—Acceptez, Marthe, il faut vous distraire un peu, dit M^{me} de Lusson, votre existence auprès de nous est trop sérieuse pour votre âge.

—Ici, j'ai une douce vie d'affection et de paix, fit-elle, en embrassant sa belle-mère ; là-bas règne l'égoïsme, l'agitation d'un monde que je ne connais plus, dont je ne veux plus.....cependant,

je serai fâchée de désobliger Hermine ; elle fera du tapage si je refuse, elle est tenace et viendra trente-six fois à la rescousse... mieux vaut céder tout de suite de bonne grâce.

Quand les deux jeunes femmes traversèrent l'arène, pour se rendre à la tribune des sociétaires, les gradins combles semblaient de vivantes murailles aux millions d'yeux, étagères bondées de bustes mouvants où s'alignaient des nuées de têtes cravatées de jabots multicolores, collerettées de plumes ou de joaillerie miroitante, collection de chevelures frisées ou ondulées, coiffées d'une variété d'in vraisemblables chapeaux, chaperons, toques, capotes, turbans, coquilles, choux, tuiles, corbeilles, sans compter les crêtes, les papillons, les couteaux en plumes, les aigrettes, les ailes de moulin en dentelles, les bérêts méconnaissables cabossés en tous sens, les barques avec bouquets à la proue, les galettes de paille entrouvertes d'un côté et fourrées de fruits ou de fleurs en guise de frangipane, ou bien pour toute coiffure un pavot ou une orchidée aux larges pétales. Hermine, dans une élégante robe chamois pailletée d'aciers à reflets joignait une note gaie à ce clavier chatoyant dans lequel tranchait comme un bémol noir la jaquette à broderies mates de sa compagne, mais un léger chapeau de tulle formait avec les cheveux blonds de celle-ci un ensemble vaporeux qui adoucissait l'aspect sérieux de sa sombre toilette.

Ses anciennes relations s'empressèrent de venir la saluer comme autrefois, effaçant peu à peu de son esprit ses quatre dernières années de retraite et de deuil.

Hermine pointait son programme avec un sérieux dont on ne l'eût pas crue capable.

—32, s'écria-t-elle ! on met le numéro 32, c'est Jean de Sauleville, surveillons-le ?

Mais en disant cela, elle attachait sur Marthe son regard curieux : et la vit tressaillir à l'apparition du cavalier.

—Tu connais Jean, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est-à-dire non, de vue seulement, j'ignorais son nom.

—Jean de Sauleville, cousin germain de mon mari.

—J. S. ses initiales ! pensa Marthe sans remarquer dans son trouble les yeux espiègles d'Hermine toujours rivés sur elle, pendant que le lieutenant de chasseurs franchissait les obstacles avec une aisance merveilleuse ; son bel alezan, d'un bond prodigieusement allongé, parut même planer une seconde au-dessus de la rivière, mais, émoussillé ensuite par le tapage des applaudissements, il perdit sa franchise d'allure au second tour et toucha la barre dont la chute retentissante fit sursauter les deux amies.

—Maudite poutre! elle m'a fait peur; mais Jean eût fait moins de bruit qu'elle en tombant dit Hermine. Voici le tour des haies maintenant... hop! une... deux, bravo! un dernier effort pour le mur... très bien. Une faute en tout: c'est dommage!!! nous lui verrons monter Lisette sans accroc tout à l'heure, excellente, pur sang tout à fait mise, comme tu es sérieuse, Marthe, est-ce que tu t'ennuies?

—Avec toi, méchante, au contraire.

On étouffe ici, reprit Hermine. Le soleil chauffe ce grand vitrage au-dessus de nous, c'est intolérable... Allons prendre une tasse de thé, veux-tu? je meurs de soif!

—Il ne faut pas te laisser mourir ni devenir hydrophobe, allons, dit Marthe en souriant. Elles s'installèrent à une petite table en arrière des gradins supérieurs.

—Nous sommes ici dans le royaume du flirt, chuchotait Hermine, les gens à marier peuvent y apprendre l'art de faire des conquêtes; vois donc cette clownette rousse comme la rouille; yeux cirés, lèvres d'andrinople et les joues en coquilles d'œuf émaillées; faut-il être bête pour adorer de pareilles faïences! Marthe sourit:

—De pareilles défaillances, tu peux dire! mais ne parle pas si haut on te regarde...

—Qu'est-ce que ça me fait! je ne crains pas les femmes de cette clique, ni les hommes de cette trempe... ou de ce détrempage-là. Ah! voilà Jean, bonjour, mon cher, vous avez été superbe tout à l'heure. Little Yellow a pris un élan à franchir la Seine, en sautant la rivière, il planait comme une mouette.

—Le choc de la barre a enrayé son ardeur, fit modestement le jeune homme.

—Marthe, je te présente le vicomte de Sauleville... pour la forme, ajouta-t-elle à part.

—Je suis bien aise d'apprendre votre nom, Monsieur, j'aurais dû vous le demander hier...

VICOMTE FLOCEL DE MERLIMONT.

(A suivre.)

A TRAVERS LES LIVRES

Le Spiritisme, par le Père FRANCO, S. J. Traduit de l'italien par M. ONCLAIR, Prêtre. 1 vol. in-12. Prix 3 francs.

Voilà un livre qui vient bien à propos en ce moment où nos évêques ont été obligés d'élever la voix pour enrayer le progrès des fausses et dangereuses opinions que le Spiritisme avait répandues dernièrement parmi notre population canadienne.

L'ouvrage du père Franco fait la lumière autour de cette mystérieuse pratique. Il en expose brièvement l'histoire durant ce siècle. Il dit ses rapports avec le magnétisme animal et l'hypnotisme, ses phénomènes et ses doctrines les plus communes, tels qu'ils se produisent dans les réunions spirites. Enfin, il fait voir les graves dangers des pratiques spirites et résout certaines difficultés que l'on oppose d'ordinaire aux conclusions de l'Eglise.

C'est un travail que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs, il leur donnera une idée claire du spiritisme tant au point de vue historique qu'au point de vue philosophique et religieux.

Le Pape Léon XIII : sa vie, son action religieuse, politique et sociale, par Mgr DE T'SERCLAES, Prêlat de la maison de Sa Sainteté, Président du collège ecclésiastique belge à Rome, 2 vol. gr. in 8°, richement illustrés, de 600 pages.

Edition de luxe, prix : fr. 20.00.—Edition ordinaire, prix : 15.00.

Cet ouvrage, le plus complet, le plus sérieux qui ait été consacré à Léon XIII, est écrit d'après des documents authentiques dont beaucoup étaient inédits ; il met en pleine lumière l'admirable unité de cette existence merveilleuse où s'affirment si visiblement les desseins de Dieu.

Les archives des Pecci à Carpineto, mises à la disposition de l'auteur, lui ont permis de pénétrer dans l'intimité de cette famille vraiment patriarcale et d'y introduire ses lecteurs. Pour eux comme pour lui, il y a un charme infini à étudier dans l'adolescent celui qui sera plus tard Léon XIII, à pressentir dès son enfance ses hautes destinées, à assister en quelque sorte à la formation d'un grand Pape.

Du même fonds, inexploré jusqu'ici, Mgr de T'Serclaes a retiré et mis au jour d'intéressants papiers relatifs au passage de Joachim Pecci par la délégation de Bénévent et la nonciature de Bruxelles. Sur son rôle en Belgique et ses débuts dans la diplomatie, il y a là des choses absolument nouvelles, qui éclaircissent plus d'un point d'histoire mal connu.

Trente-deux ans d'épiscopat dans une ville reculée de l'Ombrie semblent éloigner le cardinal Pecci de la tiare, et cependant elles l'y préparent. Cette laborieuse retraite voit éclore les idées et mûrit les desseins qui, essayés d'abord sur un diocèse, seront appliqués au gouvernement de l'Eglise universelle. Il n'est pas une des initiatives hardies du Pape, qu'on ne nous montre en germe dans les écrits ou dans les œuvres de l'évêque.

Mgr de T'Serclaes s'attache avec raison à vulgariser les enseignements de Léon XIII. Toutes les encycliques, tous les actes qui leur servent de commentaire, sont analysés ou cités. A ceux qui critiqueraient la large part faite à ces manifestations de la pensée du Pape, l'auteur répond d'avance que, sans l'intelligence très nette de cette pensée, l'action de Léon XIII ne se comprendrait pas.

Or c'est précisément à faire comprendre, et, disons-le, à justifier l'action du Pontife sur le terrain religieux, politique et social que tend cet ouvrage. Aussi Mgr de T'Serclaes suit-il son héros sur tous ces terrains. Il n'y a aucune question qu'il n'aborde : les plus délicates, les plus épineuses, les plus brûlantes l'attirent de préférence. Parfois cette exposition prend l'allure d'une apologie, même d'un plaidoyer. Mais à qui la faute ? Et dès là que les faits sont établis avec une impartialité scrupuleuse, est-il défendu à l'historien de se prononcer sur leur moralité, leur opportunité, leurs conséquences ? N'est-ce pas son devoir, au contraire, s'il ne veut pas descendre au rang d'un simple annaliste ?

D'ailleurs, nous le répétons : à qui la faute ? A mesure que Léon XIII grandit dans l'opinion des hommes, et qu'avec lui la Papauté,—crucciée dans Pie IX, dont le long martyre a préparé cette résurrection,—reprend sa place au faite de l'humanité, nous voyons ceux qui reprochaient naguère aux ultramontains d'être plus catholiques que Pie IX, se montrer à leur tour plus catholiques que Léon XIII : et, chose étrange, dans cette campagne insidieusement menée contre le Pape, qu'on accuse de compromettre les intérêts de l'Église, les gallicans de France font cause commune avec les politiques de la Triple Alliance. Le Pape, blessé au cœur, outragé dans sa dignité, méconnu dans ses intentions, permet qu'on le défende, en disant toute la vérité.

C'est donc pour dire toute la vérité que Mgr de T'Serclaes a pris la plume. Qu'il s'agisse de la rupture diplomatique avec la Belgique, de l'intervention du Saint-Office en Irlande, du prétendu conflit entre le Saint-Siège et le Centre allemand, de la crise scolaire aux États-Unis, du Carlisme en Espagne, de l'évolution politique en France, tout dire, c'était justifier, c'était glorifier le Pape.—L'auteur n'y manque pas. Son étude sur les questions ou mieux sur la question française, est à elle seule tout un livre, qui mériterait d'être tiré à part et répandu à profusion dans le peuple : il ferait tomber les préventions, calmerait les susceptibilités, résoudrait les doutes, éclaircirait les obscurités, et grouperait autour du drapeau de l'Église, sur le terrain constitutionnel, bien des catholiques qui ne résistent aux exhortations du Pape que parce qu'ils les comprennent mal. On n'a pas encore déterminé avec autant de précision, ce que le Pape demande aux catholiques français, ce qu'il ne leur demande pas, réfuté avec plus de logique les objections faites à ce qu'on a appelé, dit M. de Vogué, la politique de Léon XIII, faute d'un français qui lui ait attaché son nom.—C'est pourquoi nous prédisons à cette vie de Léon XIII, où éclate si lumineusement la prédilection du Pape pour la France, le plus grand, le plus légitime succès.

De très nombreuses gravures dans le texte, des portraits hors texte de Joachim Pecci prêtre, évêque, cardinal, pape ; des fac-simile de l'écriture de l'enfant, du délégué, du nonce, du pontife, donnent pour ainsi dire au lecteur une connaissance personnelle des hommes et des choses dont parlent ces pages. En satisfaisant la curiosité réaliste dont nous nous sommes fait une habitude, ces illustrations ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage et contribueront à sa diffusion.

H. D.